

# Le drame de Ville Jacques-Cartier

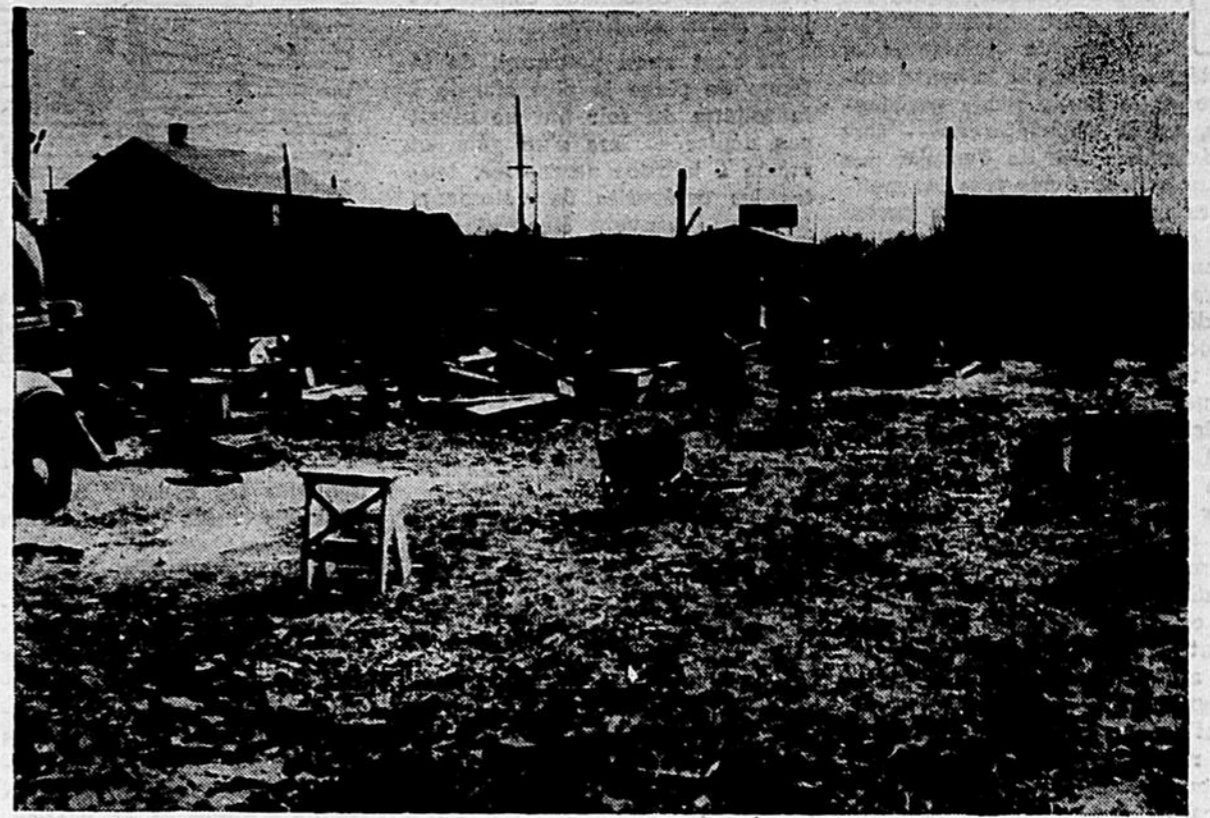
## Le Temple de l'Autorité

38e ANNÉE — No 41

BEAUCEVILLE, 2 MAI 1953

10 cents

Directeur : GERARD GINGRAS Secrétaire de la rédaction : MICHEL ROY



toisés au moyen d'un carton; des fenêtres menacées d'écartèlement; un escalier peu rassurant. La bicoque, qui n'est plus d'écurie, porte les signes avant-coureurs du taudis.

Dans la cour arrière, des canards s'ébattent dans de larges flaques d'eau.

L'intérieur du logis est plus invitant. J'y vois un confort appréciable: cuisine assez propre, linoléums, frigidaire, machine à laver, appareil de radio, chesterfield, deux lits doubles par chambre à coucher, etc.

—Vous avez de jolis meubles! —Ah! pour ça, c'est pas compliqué, on achète à crédit, on paye ça tranquillement, à la semaine.

### Quartiers trop exigus

A juger de la dimension des pièces, j'ai l'impression très nette que cette famille de 8, vit dans des quartiers trop exigus. La mère et les enfants attirent mon attention vers tel meuble, tel horrible bibelot, si bien que je me crois en présence de nouveaux riches, tout contents d'établir leur bien et très heureux semble-t-il, de leur sort. C'est ce qui compte, me dis-je, en quittant ce foyer très modeste, ce bonheur relatif que je découvre derrière des murs lézardés.

Cette visite chez un propriétaire moyen de Jacques-Cartier et la description sommaire que je fais de son logis peuvent donner une idée assez juste du genre d'habitation (veleur moyen de \$600 à \$1,000) qui ont poussé, comme des champignons vénéneux, sur cette superficie de 14 milles carrés. D'autres informations recueillies à des sources sûres et les illustrations accompagnant ce texte en disent davantage: la photo n'est pas menteuse, c'est là son moindre défaut.

Je parcours les rues trois heures durant, dans l'espoir de trouver au moins une série de maisons dont l'architecture réponde aux règles élémentaires du bon goût. Après avoir vu défiler devant mes yeux des centaines de maisons à demi ou mal construites, des centaines de bâtiments en "vraie" fausse brique, d'autres du genre abri, refuge, baraque, ment, masure, cabane, je suis finalement récompensé en découvrant quelques maisonnettes très bien équilibrées, solides et attrayantes, sur le Chemin Chamblin. Mais, en général, sur 20 bâtiments d'une rue, peut-être s'en trouve-t-il trois ou quatre à l'allure convenable.

### Des moyens de fortune

Ce qui fait que la ville, dans son ensemble, est loin d'avoir une apparence agréable. Personnellement, j'avoue n'avoir jamais vu ailleurs une telle agglomération de difformités structurales ou de monstruosités architecturales. Peut-être n'ai-je pas assez voyagé! Enfin, tout me paraît avoir été fabriqué à la hâte, sans plan, sans goût, avec des moyens de fortune.

Ainsi, je me demande si je rêve quand j'aperçois une sorte de maison refaite à même ce qui me semble avoir été naguère un silo ou un phare. Ici, un proprio a placé une annonce à la devanture de sa demeure: **MATELAS TRES PROPRE A VENDRE**; un autre met des outils en vente; là une boucherie

chevaline; plus loin, un petit Harlem.

Me voici bientôt en face de vastes espaces déserts; paysage monotone à cause de l'absence de verdure; les arbres sont rares; je souhaiterais les voir plus abondants pour cacher un peu les déficiences des bâtiments. Les rues sont boueuses ce jour-là; un garagiste m'avoue devoir munir son camion-remorque de chaînes pour aller dépanner les clients. Une femme âgée, poussant une bicyclette, ramasse des bouts de bois le long de la route.

Devant ce spectacle désolant, vous vous posez la question: "Comment, dans un monde civilisé, a pu naître cette ville?" Et quand vous découvrez que ce nouveau-né rachitique, pour ne pas dire ce monstre a été enfanté par nulle autre que la métropole du Canada, il vous vient à l'idée de fonder des écoles de sociologie et d'urbanisme à l'usage exclusif des politiciens et des administrateurs de la chose publique.

### Un produit de la guerre

La Cité de Jacques-Cartier est un produit de la dernière guerre. Par suite du manque de logis à Montréal, une partie de la population, qui vivait dans des maisons insalubres, des taudis ou des hangars, a émigré lentement sur la rive sud par le pont Jacques-Cartier. Comme le seul territoire de Jacques-Cartier offrait l'habitation exceptionnelle de terrains à \$25, les pauvres gens s'y sont rués. Et plus la crise du logement devenait critique dans la métropole, plus les déménagements s'effectuaient vers ce paradis terrestre: Ville Jacques-Cartier.

Il y a à peine 6 ans, Montréal comptait 3,817 taudis, 846 magasins, hangars et garages servant à l'habitation, 7,925 logis surpeuplés et 12,140 logis occupés par deux familles ou plus (Enquête du Comité diocésain d'Action Catholique). Il n'y a pas à se surprendre que ce flot d'une population étouffée et agglutinée se soit déversé soudainement sur ces vastes espaces déserts, remplis de soleil, et de bon air.

Les villes en bordure du fleuve, St-Lambert, Montréal-Sud et Longueuil, ayant déjà à peu près rempli leurs cadres et ne permettant pas, par des lois rigides, la construction à très bon compte ou encore n'offrant pas de terrains à \$25, les nouveaux arrivants ont envahi Jacques-Cartier et l'ont peuplée en un temps record:

1942:	5,134 âmes
1947:	8,000 âmes
1950:	22,000 âmes
1953:	26,000 âmes

C'est là toute l'histoire de la naissance de cette ville qui s'est vantée, à un certain moment, de posséder le plus grand nombre (90 pour cent) de propriétaires de toute l'Amérique du Nord. Du point de vue de la statistique, c'était vrai; quant au point de vue de l'esthétique, de l'hygiène, de l'urbanisme, il faut voir où les chiffres peuvent nous mener!

### A qui jeter la pierre?

En fait, Montréal a vu disparaître lentement un surplus de population gênante. Par son inertie et par l'absence d'un programme adéquat de construction de logements ouvriers, la Métropole a vu se régler partiellement

son problème de surpeuplement par le départ de milliers de gens embarrassants et surtout encombrants. Cela ressemble un peu à l'histoire de la Ville de Westmount qui, pendant les années de dépression, se débarrassait de ses pauvres en payant leur déménagement ailleurs.

Comme tant d'autres villes, Montréal s'est protégée contre la pauvreté et le surpeuplement, en laissant à d'autres la tâche onéreuse de régler temporairement le grave problème des logis. C'est en somme le même mal qui se déplace depuis 30 ans: Laprairie fait adopter un bill pour retrancher de ses limites la paroisse pauvre de Notre-Dame du Sacré-Coeur; St-Lambert, Longueuil et la plupart des municipalités ont des règlements trop stricts pour permettre aux gens à faibles revenus d'aller s'y installer.

Reste Ville Jacques-Cartier, devenue rapidement Cité, par l'indulgence de l'administration municipale. Prise par surprise et intéressée tout de même à recevoir les nouveaux arrivants, les divers conseils municipaux de Jacques-Cartier ont fermé les yeux sur le genre de construction qui se faisait, avec le résultat que l'on sait. Envisagé du côté humanitaire et social, le problème du logement a été sans doute mieux réglé par les conseillers municipaux de Jacques-Cartier que par ceux de n'importe quelle autre ville, à commencer par Montréal. Ils ont donné asile à des milliers de gens qui ne demandaient qu'une chose: vivre une vie saine et normale. Mais ont-ils réussi à leur donner cela?

### Population ouvrière

L'enquête révèle que près de 85 pour cent de la population de Jacques-Cartier travaille à Montréal même, par comparaison à 50 pour cent pour Montréal-Sud. Au moins 6 compagnies de transport font la navette entre les deux points. Le coût moyen du transport est d'environ 45 cents, aller-retour, ce qui, si notre information est juste, semble assez élevé pour un trajet aussi court.

Le salaire moyen de l'ouvrier de Jacques-Cartier varie entre \$40 et \$60 par semaine; le loyer moyen est de \$30 à \$35 par mois. On compte environ 60 pour cent de propriétaires. L'augmentation de la population se fait au rythme de 3,000 à 4,000 âmes par année. L'élite se compose des ouvriers spécialisés. La population est ouvrière dans une moyenne de 90 pour cent.

En général, de jeunes ménages, des gens très débrouillards, beaucoup d'aventuriers, m'indiquent que quel qu'un connaissant à fond leurs problèmes. Nombre de familles ayant eu de sérieuses difficultés. Beaucoup de ménages vivant en concubinage, plusieurs ayant eu des démêlés avec la police qui se sont imaginés qu'en venant s'établir ici, ils éviteraient les commérages. Allez-y voir! Mais la majorité, du très bon monde, des honnêtes gens.

La famille moyenne compte 4,5 enfants. Très peu de professionnels: 4 ou 5 médecins résidents, 1 ou 2 avocats, aucun dentiste résident, aucun notaire que je sache, des travailleurs sociaux non résidents, des pharmaciens, les membres du clergé et des communautés.

Trop faible proportion de professionnels pour l'équilibre social d'une ville de 26,000 âmes, me fait-on remarquer. Jacques-Cartier pourrait s'accommoder d'une classe dirigeante beaucoup plus représentative. Qu'attendez-vous, messieurs les avocats sans cause?

### Fierté locale

D'autres informateurs nous soulignent que la nouvelle génération de Jacques-Cartier possède une fierté locale, fierté de ceux qui, perdus jusqu'ici dans la masse, ont découvert leur personnalité par l'achat d'un terrain et la construction d'une maisonnette.

Mais ils sont dépensiers. Beaucoup vivent au-dessus de leurs moyens. Vous seriez surpris de compter le nombre d'appareils de télévision. Ici, on se hausse d'un cran social par l'achat d'une TV. On prétend même qu'il se fait un commerce (suite à la page 4)

## Jalousie

**L**e soleil s'acharnait contre la vitre et je recevais sur mes joues sa chaleur pénétrante. Assise par terre, à l'indienne, j'écoutais nerveusement une symphonie tout en roulant entre mes doigts d'interminables mégots. A mesure que l'heure avançait, je me sentais envahie d'un désarroi croissant qui me rongait finement comme une lime. Il me fallait réagir sans délai contre cette idée inquiète, comparable au mouvement d'un mécanisme détraqué.

Et pour cela, je songai à la veille: il avait regardé mes yeux en s'étonnant de leur douceur à la lumière voilée de la chambre. Il avait pris ma tête entre ses mains comme si rien au monde d'aussi précieux n'existait à ce moment-là.

Mais les charmes de l'ombre s'étaient rompus. C'était le jour maintenant, et ses vérités différentes, ses beautés imprévues, ses formes insoupçonnées.

Je le voyais en compagnie de cette autre femme qu'il avait rejointe. Et c'est à travers la clarté du soleil et l'odeur du midi qu'il la reconnaissait. Elle ne représentait plus pour lui la femme qu'il connaissait et qu'il fréquentait sans trouble. Elle serait celle que la qualité particulière du jour dévoilait sous ses aspects nouveaux. Celle qui le rendrait ému par les nouvelles facettes qu'elle ferait miroiter sans qu'il les ait prévues. Il regarderait ses yeux, comme pour la première fois, confondant leur lueur et la clarté de l'air, les comparant à de brûlants charbons, sans se rappeler du velouté des miens. Il découvrirait ses mains généreuses et blanches, comme les fleurs d'un parterre, oubliant combien plus fine est la pression des miennes. Il l'écouterait surtout. Il entendrait longuement la musique aiguë de sa voix, toujours changeante avec des sauts inattendus et des inflexions d'enfant. Il répondrait à cette voix, la mêlant à la sienne, jouant avec elle un duo qu'il voudrait harmonieux, croyant que l'harmonie vient d'elle.

Et pendant ce temps, j'attendrais. J'attendrais qu'il ait fini de jouer avec le feu du jour. Que la vision de cette femme s'éteigne doucement en lui comme un feu de paille. Que la clarté qui dessine les formes comme des flammes, pâlisce peu à peu. J'attendrais que le soir baisse et révèle les cernes autour des yeux brûlants, des rides sur la rondeur des joues. J'attendrais que l'accent de la voix perce comme une injure dans la douceur du soir.

Soudain, je détestai le jour: ses illusions perfides, ses cruelles beautés. J'eus envie d'un moment sans aucune promesse, où l'on ne souffre pas.

Une sonnerie me réveilla de ce cauchemar. Allo? C'était lui. C'était sa voix, semblable au son qui annonce l'échange de nos amours. Et j'étais là, prête à l'entendre, déjà me reculant pour lui des harmonies de l'ombre qu'il espérait sentir.

Suzanne BARBEAU

**J**E vivais avec ma famille de six enfants dans un soubassement, à Saint-Henri. Un bon jour, un copain m'apprend que je peux m'acheter un lot pour \$25, payable \$5 par mois. Ce que vous avez devant vous, monsieur, c'est le résultat de mon placement et de mon travail.

L'heureux propriétaire, tout fier de "sa maison", une simple bicoque à mon avis, m'informe qu'il l'a construite, de ses propres mains, les jours de congé, avec des bouts de planches, des morceaux de tôle, des pierres, le tout acheté d'un démolisseur ou ramassé ici et là.

que 7,000 autres propriétaires du "nouveau Granby de la rive sud", cité de 26,000 âmes, qui a connu, depuis 10 ans, un phénomène de croissance unique au Canada.

### Un monstre de laideur?

Ce reportage vise précisément à chercher les causes de cet essor prodigieux, à dessiner la structure physique et le visage humain de la benjamine de nos provinces, les jours de congé, avec des bouts de planches, des morceaux de tôle, des pierres, le tout acheté d'un démolisseur ou ramassé ici et là.

par Paul GARNEAU

Devant le scepticisme que j'affecte (vieux truc de reporter), mon interlocuteur, un gardien d'usine, parle d'abondance et me fournit quelques-unes des raisons qui expliquent l'expansion extraordinaire de la Cité de Jacques-Cartier, communément appelée Ville Jacques-Cartier.

—Vous ne me croyez pas. Allez voir mon voisin! Lui aussi s'est bâti lui-même, comme moi et comme des milliers d'autres. Oui, on était tanné de Montréal, tanné de vivre dans des fonds de cour, sans jamais pouvoir espérer améliorer notre sort. Ici, on a eu la chance de notre vie. C'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux, nos maisons, c'est pas fini, c'est pas peinturé, mais c'est tout de même mieux que ce qu'on avait avant parce qu'avant, on n'avait rien. Ici, ça, on est ben, on a de l'air en masse, du soleil, de l'espace et on est chez nous.

ON EST CHEZ NOUS! c'est ce que répètent sans doute quel-

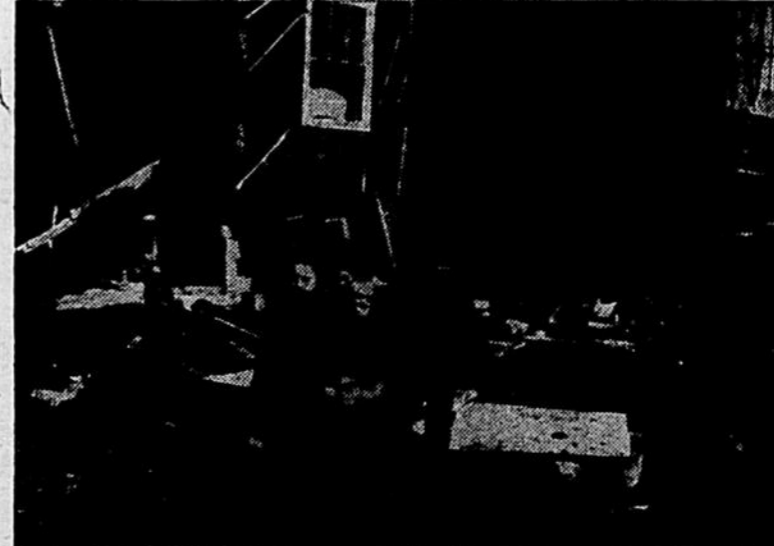
paroissiale et religieuse, économique et industrielle et enfin, à évaluer ses chances d'avenir.

Mais revenons à mon bonhomme:

—\$25, votre lot?

—Oui, monsieur, et il s'en est vendu autant comme autant à ce prix au début. Aujourd'hui, les mêmes lots valent \$350. Quand je suis arrivé ici, une bonne partie du territoire de Ville Jacques-Cartier appartenait à la succession Mansault. Un nommé Guy-F. Dubuc est devenu millionnaire à vendre des terrains. Il a aussi construit de nombreuses maisons qu'il vendait ou reprenait quand les gens ne pouvaient pas payer. Il a fait de bonnes affaires, celui-là. C'est pas pour rien qu'il a deux Cadillac!

Pendant qu'il devise, j'examine sa propriété, une sorte de boîte carrée, recouverte de papier goudronné. Ici et là, des rapiéçages: à la porte d'entrée, deux carreaux brisés rafis-



## L'envol du coton

UNE des caractéristiques les plus marquantes des collections de printemps et d'été présentées par la haute couture et la haute mode parisiennes, est la généralisation — fort intéressante — de l'emploi des tissus de coton par tous les meilleurs créateurs. Laissons parler les chiffres dans toute leur éloquence sans phrases : 21 couturiers ont exécuté plus de 260 modèles de vêtements divers, et 5 modistes plus de 50 chapeaux, les uns et les autres en coton : voile, popeline, percale, chintz, voile, mousseline, organdi, etc...

Il est vrai que la haute technique des grands tisseurs français leur a permis de donner aux tissus de coton un aspect attrayant en même temps que l'application de divers traitements, a contribué à en améliorer considérablement la tenue, à leur conférer un apprêt permanent, à les imprégner de couleurs "grand teint", donc indélébiles aux lavages répétés, et même à les rendre à peu près infroissables. Les fabricants ont en outre déployé, avec le même succès final, dans le domaine de l'impression sur coton, des efforts identiques à ceux qui leur ont assuré sur le marché mondial la suprématie en matière d'impression sur soieries.

On peut donc dire que le coton mérite aujourd'hui d'être classé parmi les tissus raffinés, puisqu'il est traité avec un luxe qui le rend digne de sa promotion dans la haute couture. Et c'est pourquoi, certains fabricants n'ont pas hésité à faire des présentations spéciales de la partie de leurs collections composée de tissus de coton. Staron, en particulier, a démontré une fois de plus qu'il n'y a pas pour lui de matière noble et de matière vulgaire, en

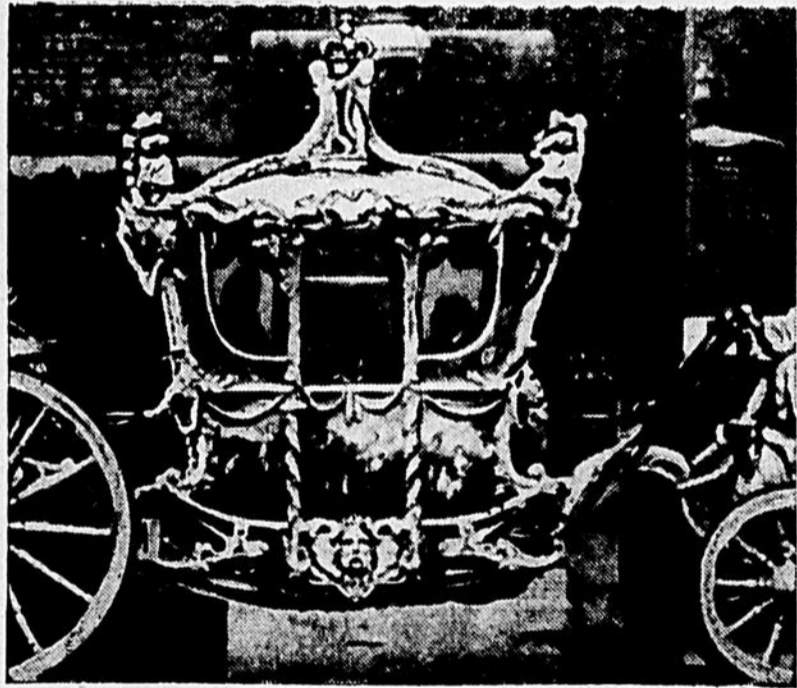
traitant la cotonnade comme les plus riches soieries.

Et c'est aussi pourquoi, de la tenue de plage la plus simple à la toilette du soir qui ne serait pas déplacée lors d'un gala, et même à la robe de mariée, toutes les catégories de vêtements féminins peuvent être et sont réalisées en coton avec autant d'art et de chic que s'il s'agissait de matières somptueuses : petites robes du matin et grandes robes d'après-midi ou de cocktail, costumes-tailleur et redingotes, paletots simples, boléros et manteaux, doublures amovibles ou non, garnitures détachables et d'entretien facile, légers chapeaux de tons clairs pour les beaux jours, chemisiers et accessoires de toutes sortes — écharpes, gants, housses de sacs, etc... Et nous n'évoquerons ici que pour mémoire les beaux trousseaux de linge de maison dans lesquels le coton tient une grande place, et que viennent compléter les jeux de blouses et de tabliers ainsi que les sous-vêtements de jour et de nuit, souvent faits en tissu de coton.

Ce prodigieux essor — cet "envol" qui coïncide avec le renouveau de l'année — qu'a pris soudain le coton, a été récemment célébré, en même temps qu'étaient inaugurés ses nouveaux locaux de la rue de Rivoli, par la Commission Internationale Provisoire d'Etudes pour le Coton (CIPECO), organisation de propagande collective et internationale dont les activités se partagent entre deux branches distinctes mais très proches : la "CIPECO-FRANCE", qui, en liaison étroite avec le Syndicat Général de l'Industrie Cotonnière Française et avec les concours des producteurs de matière première, s'est fixé pour mission de promouvoir en France et dans l'Union française la vente des articles produits par l'industrie cotonnière ; la "Commission de liaison européenne", qui a pour objet l'échange d'information concernant la propagande entre les différents pays européens. La Grande-Bretagne, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Suède y ont déjà adhéré ; les Pays-Bas et la Suisse virtuellement, en attendant que d'autres viennent, à leur tour, s'y intégrer.

## Préservez vos lainages

C'est le temps de mettre les lainages à l'abri des mites ! Mais auparavant, il faut les laver, les nettoyer à sec, les faire aérer et les brosser. On ne doit jamais entreposer les lainages souillés. Dans la boîte qui doit les recevoir, épargnez généreusement des cristaux ou des boules à mites. C'est aussi une méthode préventive de vaporiser les vêtements à entreposer de liquide DDT contre les mites.



Voici le prestigieux carrosse à bord duquel montera Sa Majesté la reine Elizabeth II lorsque viendra le grand jour du Couronnement, le 2 juin prochain. On vient d'en achever la réfection.

C'ÉTAIT une atmosphère continue de Garden party. Une jeune fille, belle, ondulait avec grâce sur le gazon. Les parents, restés jeunes, assistaient à la joie de leurs enfants qui s'éveillaient à la vie dans du soleil. Il y avait un grand garçon de dix-huit ans qui était peintre ; un autre, plus jeune, s'intéressait à l'histoire naturelle. Son aquarium l'occupait entre les heures obligatoires de lumière et d'eau. Ici, tout convergait vers la rivière et vers le soleil. C'était une vie sans ombre et remplie de rayons dans les cheveux, pleine de goutelettes de rosée et du ruissellement des vagues sur les cailloux.

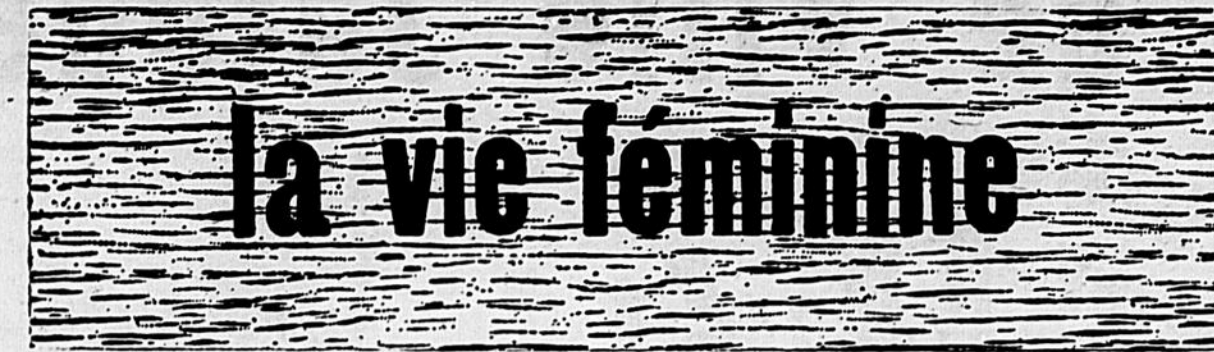
Je n'ai jamais rencontré ailleurs une telle atmosphère. C'était dans une petite localité sise sur la rivière des Prairies.

Là, plus qu'ailleurs, j'ai connu la joie de vivre. Il y avait vraiment du bonheur dans l'air. Nous nous occupions à des jeux d'une merveilleuse nouveauté et d'une surprenante puérilité. Le giraudisme fut inventé sur ce carré de terrain qui entourait la propriété de mes amis. Le giraudisme consiste en un très spécial lancer du disque. Le disque est, en l'occurrence, un couvercle de boîte de fer blanc. Lorsqu'on lance le couvercle d'une certaine ma-

nière, le rebord vers le bas, le disque trace dans le ciel des arabesques magnifiques. Certaines flexions du bras donnent lieu à des effets de rotation, à des phénomènes de translation uniques. On devient très habile à "giraudiser". Le disque lancé très haut et très loin revient tomber à vos pieds pour peu que vous soyez adroit.

La belle fille jouait, elle aussi au giraudisme et, avec elle et tout le monde, les petits enfants. Ces derniers étaient mignons et innocents. Toute la maisonnée, d'ailleurs, se laissait vivre paresseusement mais attentivement, en ce juillet splendide. Le père était un fort bon giraudiste. Moi aussi. Moi, j'étais l'hôte. Un hôte de qualité spéciale. Je n'avais pas un ami précis dans cette maison. Tous étaient mes amis. Il y avait une qualité d'atmosphère à la fois familiale et amicale qui me plaisait beaucoup. Si j'ai horreur des mesquineries de la vie de famille, j'aime beaucoup, au contraire, les familles saines, celles où le cordon ombilical est cassé. Je suis le parasite attiré d'un certain nombre de familles, très différentes les unes des autres, mais dans lesquelles je me sens également en sûreté.

Le poète, le vieux poète que je suis (à noter que c'est la pre-



## la vie féminine

### Les femmes en politique

EN mal prochain, les Français vont voter pour renouveler les conseils municipaux de toutes les communes de France.

Disposant des droits de vote et d'éligibilité depuis la Libération, des Françaises occupent, avec succès, les postes délicats de maire ou de maire-adjoint dans des villes d'importance diverses. Partout, leurs qualités d'ordre et de méthode, leur esprit d'initiative, ont trouvé à s'exercer, en particulier dans le domaine social, et elles ne comptent pas moins de partisans parmi les électeurs que parmi les électrices.

Ce sont les réalisations dont la responsabilité revient indiscutablement aux éditesses féminines que Madeleine Hivert décrit dans une série d'articles dont on trouvera ici le premier, consacré à Mme Jacqueline Thomé-Patenôtre, sénateur-maire de Rambouillet.

dresse sa masse imposante au-dessus de la cité. Il contient 500 mètres cubes.

Les familles nombreuses se lamentaient. Nous avons visité l'ancien hôpital aménagé pour recevoir des niches de dix à douze enfants. Les logis sont vastes, ensoleillés. Une mère de 38 ans qui faisait sa lessive dans la cour, m'a montré ses onze rejetons

par  
**MADELEINE  
HIVERT**

pleins de santé. La mère est rieuse, les enfants s'ébrouent au soleil. Une femme est passée par là.

Cette femme a aussi songé aux vieux qui disposent d'un foyer agréable où ils se distraient, où ils sont au chaud l'hiver, où ils trouvent saine pitance et bon accueil.

Allons voir les maisons nouvellement construites. C'est un plaisir d'admirer dans ce groupe des Yvelines, une construction solide qui ne s'avilira pas en quelques années. De la belle pierre de l'Oise martelée, d'une blancheur que le soleil patinera noblement, de la robustesse, de l'équilibre, des lignes fortes et un ensemble mesuré, en somme une oeuvre digne des bons maçons que furent les Français jusqu'au début de ce siècle.

Nul ne se plaint du prix des loyers qui ne dépassent pas ceux des logements de mêmes dimensions dans de vieilles bâtisses de Paris. Mais à 66 francs par radiateur, le coût du chauffage alarme les locataires. Il y a là un problème général à résoudre. La Ville a pris l'initiative de

ce groupe d'habitations, achetant le terrain, en assurant la viabilité et elle poursuit sa tâche car on entreprend la construction d'un second groupe à loyers plus réduits.

Mme Thomé-Patenôtre est fière de l'école maternelle spacieuse et claire qui ouvrira pour la rentrée d'octobre. Mais il nous semble que sa grande réussite réside dans l'aménagement d'un hôpital d'une classe exceptionnelle. Cet hôpital, né en 1933 sous la tutelle des deux Patenôtres, mari et femme, construit avec des souscriptions particulières, produit une rare impression par l'harmonie et l'intelligence qui s'en dégagent. Ce vaste ensemble de pavillons, dont la pierre meulière ocre s'accorde joliment avec la fraîcheur mauve des prunus, semble obéir aux lois mêmes qui président à l'éclosion et à la préservation de la vie. J'ai vu là l'équipement d'un hôpital d'urgence, prêt de jour et de nuit à procéder aux opérations les plus difficiles. Si nous voulons savoir comment on réduit la douleur et les risques d'un accouchement, nul besoin d'aller chercher des leçons en Belgique ou en Suisse, la maternité de Rambouillet emploie les méthodes d'anesthésie et de délivrance encore inconnues dans la plupart des cliniques.

Au printemps, l'étang Neuf entouré par des dentelles de verdure est d'une pureté délicieuse. Une baignade pittoresque invite les enfants au jeu de la natation. Si les petits Français ont peur de l'eau, c'est sans doute parce que cet exercice ne leur est pas présenté comme un jeu. La gaité est un bien qu'une éditesse doit savoir cultiver, et nous savons, par l'exemple de Rambouillet comment une femme a su mêler le rire aux choses utiles.

## Rôle public des femmes

ON vient de publier les derniers résultats de l'enquête ouverte par la Commission du Travail de l'O.N.U. sur le rôle joué par les femmes dans les administrations publiques des divers pays. Ce sont la Yougoslavie et la République Fédérale d'Allemagne, suivies de près par l'Etat d'Israël qui comptent le plus grand nombre de femmes fonctionnaires. Les Etats-Unis ont deux ambassadrices et une femme ministre plénipotentiaire, et onze femmes sont membres du Congrès. Les pays d'Amérique du Sud ont ouvert largement les portes de la Haute-Administration aux femmes qui ont obtenu des postes importants dans la carrière diplomatique. L'Angleterre, patrie des suffragettes, a, comme les autres Etats du Commonwealth, admis la femme au

Parlement — Chambre des Communes et Chambre des Lords — et même parmi ses ministres. Au Japon, les femmes sont les égales des hommes : elles peuvent devenir magistrats et fonctionnaires.

Les femmes juges et les femmes maires sont assez fréquentes dans tous les pays ; mais elles n'accèdent aux fonctions de juge à la Cour Suprême que dans trois pays. Enfin, en France, 250 femmes sont maires, 30 femmes appartiennent au Parlement et 90 femmes sont juges.

Ces quelques chiffres témoignent d'une manière éloquente de l'égalité des sexes dans la vie d'aujourd'hui. Signalons, cependant, que les femmes ne votent pas, encore en Suisse, ni en Belgique.

mière fois que je m'octroie ce titre qu'on trouvera usurpé) n'est pleinement heureux au Canada que dans certaines villas, à certains moments de la vie de ses amis qui les habitent.

Le temps que nous n'employions pas à causer art ou philosophie était donc réservé au sport et au jeu. Nous étions, en effet, malgré notre puérilité consciente, très graves et très ardents. Pour moi, ces heures furent délicieuses. Quoi que je fus presque aussi âgé que les parents, j'avais le même plaisir qu'eux avec leurs enfants. Nous étions tous des enfants qui cherchaient, sans le laisser voir, à approfondir un bonheur ineffable.

Un soir, nous "agonisâmes" de concert, cinq à la fois. Nous "agonisâmes" beaucoup à la Source. Agoniser, c'est pratiquer un autre jeu inventé par nous. Cela consiste à tomber à la renverse

ou à pleine face, sans raison. Le but de l'"agonie", c'est de se débarrasser de la fausse solennité, de se libérer de la contrainte ; c'est aussi une manière de s'aff-

par  
**François  
HERTEL**

firmes, de se moquer. C'est surtout une chose gratuite, sans prétention et sans respect humain. C'est agoniser, en un mot. Qui n'a pas agonisé au moins une fois ne saura jamais ce que c'est que de se désintoxiquer de son personnage par la pirouette salvatrice. Nous avions fondé le club des agonisants. Il y avait, d'ailleurs, une philosophie là-dessous. Nous l'appelions le moriturisme. Elle était une contrepartie fantaisiste de l'existentialisme. Nous

considérons que la mort personnelle est encore plus certaine que l'existence personnelle. Agoniser, c'était simuler la mort, apprendre à ne pas prendre la mort au tragique, puisqu'elle est aussi fatale que la vie. Ce qu'il y a de tragique dans bien des philosophies, c'est qu'on n'admet pas de finir. Nous consentions à finir un jour... le plus tard possible ; mais nous croyions qu'il faut finir avec le sourire. La mort simulée, un bon simulacre riant de la mort nous paraissait quelque chose de fort sain. Si nous avions fondé le club des agonisants, c'est que nous voulions beaucoup apprendre aux autres à braver la mort et ses angoisses. Nous nous faisons d'ailleurs du bien à nous-mêmes, en nous maintenant dans un état d'euphorie vis-à-vis de l'agonie, angoisse de ceux qui ne comprennent pas que la mort est une fin non tragique.

Nous agonisons de mille ma-

## Un tour dans les "boutiques"

POUR répondre aux exigences économiques d'une clientèle sensiblement appauvrie et dont les goûts se sont simplifiés, la plupart des grands couturiers ont ouvert en annexes à leurs maisons de couture sur mesure, des "boutiques" où sont vendus des vêtements "prêts-à-porter" en même temps que tous les colifichets imaginables, les bijoux de fantaisie et les parfums. Cet exemple a été bientôt suivi par quelques grandes modistes qui n'ont pas craint de commencer à vendre à leur clientèle d'autres articles que leurs chapeaux habituels, et généralement meilleur marché qu'eux.

Supposons maintenant qu'à la veille des vacances, sollicitée par le beau temps, une jeune femme au budget limité veuille renouveler partiellement sa garde-robe en acquérant au dernier moment quelques éléments vraiment "up to date", qu'elle va porter au cours d'un petit voyage dans le Midi : un manteau de demi-saison, un costume-tailleur, une robe, une blouse et un sweater, un petit chapeau amusant. Tout cela, et beaucoup d'autres jolis accessoires l'attendent dans ces "boutiques" aux mille tentations. Tout y est nouveau, original, de bon goût, conçu dans le même esprit que la "grande collection", et — chose qu'apprécieront les élégantes pressées ! — tout y est prêt à emporter et à porter.

Un manteau ? Voici, chez Henry-à-la-Pensée, un manteau confortable en lainage rouge, aux manches montées assez bas, et dont toutes les coutures sont marquées par deux piqûres ; de grandes poches plaquées sont bordées de même.

Un costume-tailleur ? Entre tous ceux qui sont proposés, on a l'embaras du choix. Un tailleur à paletot vague de longueur deux-tiers a été fait en tweed beige boutonné de marron par Jean Barthelet qui l'accompagne d'un petit feutre beige garni de gros-grain marron ; le paletot s'ouvre devant sur un effet de faux gilet droit ; les manches trois-quarts comportent des revers en velours marron.

Le tailleur en ottoman de laine marine de Jane Blanchot (Trouvailles de Paris) comprend également un paletot deux-tiers, mais celui-ci est plus court devant que derrière et est resserré sur les hanches par une bande qui dessine un mouvement arrondi, et un empiècement lui aussi arrondi retient l'ampleur qui étouffe le buste, comme le veut la mode nouvelle.

Par contre, le costume que propose Pierre Balmain est de coupe tout à fait classique : jupe droite à pli creux ou "pantajupe", jaquette cintrée à la taille par un jeu de pinces, manches montées à leur place naturelle. Ce costume est en grain de poudre gris ; il est passepoilé de coton pékiné noir et blanc aux poches et à sa fermeture un peu décalée ; son col est doublé de coton pékiné, et une grosse rose-coin, façonnée dans le même tissu rayé, est piquée en haut du revers gauche.

Une robe ? Si c'est d'une "petite robe" qu'a besoin notre amie, voici, chez J.-S. Talbot, une robe-redingote en alpaga gris, de ligne princesse très simple, et très classique avec son col et ses revers tailleur, ses manches trois-quarts, et ses poches sur les han-

ches. Elle est ici accompagnée d'une petite cloche décalée en feutre rouge.

Si, au contraire, la robe cherchée est une toilette habillée, voilà, chez Pierre Clarence, une robe en douppon de soie blanc imprimé de grands motifs floraux stylisés noirs et jaunes ; une haute ceinture noire comporte, un peu décalée vers la gauche, une large fente horizontale par laquelle se passe un grand pan de tissu retombant librement sur la jupe étroite.

Une blouse pour accompagner le tailleur ? Vite, vite, chez Jane Blanchot, prenons le chemisier classique en piqué côtelé blanc à cravate nouée.

Un sweater, pour les jours encore frais ? Vite, vite, chez Claude Saint-Cyr, arrêtons-nous à ce beau sweater "Korrigan-Lesur" en jersey de laine blanche à rayures grises dégradées.

Un chapeau original et pas fragile ? Encore plus vite, choisissez chez Jane Blanchot cette amusante coiffe souple que l'on drapait soi-même sur la tête, et qui est faite dans un vulgaire torchon à poussière en flanelle de coton rouge, jaune ou verte.

On le voit, le choix qu'offrent les "boutiques" est des plus variés, et chacune est d'avance assurée d'y trouver rapidement le vêtement ou l'accessoire qu'elle convoite, sans redouter de déséquilibrer irrémédiablement son budget.

Rechel GAYMAN

La prochaine fois que vous servirez du poulet à la king, du jambon en crème, ou la viande au cari, donnez à ces mets un air de fête en les servant au centre d'un anneau de riz.



Voici un ensemble qui sera très en vogue, cet été. Le corsage ajusté et le boléro avec manches conviendront à la majorité des femmes.

nières. C'était très drôle et très reposant. Parfois, nous demeurions tout simplement étendus après l'agonie et nous respirions les fleurettes qui perçaient à travers le gazon.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est l'atmosphère de métaphysique qui venait combler les trous de toutes ces fantaisies. Nous n'avons jamais été si sérieux. La belle fille, le petit gars de six ans, qui découvrait un monde à la fois gracieux et sain, la petite fille de dix ans qui souriait comme du miel, l'adolescent, le grand garçon, les parents et moi, tous, nous étions consentants à nous sentir un peu fous, mais si conscients au fond. Notre spécialité, c'était la gaieté acceptée, pas précisément voulue. Nous vivions vraiment une époque de santé. Jamais plus nous n'aurons nos âmes d'alors ; parce que, peut-être, nous ne serons plus jamais tous réunis avec notre jeunesse bien en mains. C'est notre jeunesse que nous protégeons contre la sclérose ; c'est d'elle que nous tirons notre inspiration. Nous nous sentions tous des égaux devant le dieu de la jeunesse.

Le jardin était simple. Un Bonnard, au premier aspect, avec tout juste le nombre de fleurs et d'arbres qu'il fallait. Plus loin,

les Dufy commençaient et les Van Gogh : la campagne multicolore.

C'est un conte sans dénouement que celui-ci. Ce conte de fée, je l'ai vécu avec joie. Rien de tragique n'en reste accroché à l'âme. Nul drame intérieur n'est venu partagé avec moi ces heures délicieuses me liront, ils respireront plus librement, ils retrouveront l'atmosphère. Toutefois, sans les mots "giraudisme" et "agonie", ils ne se reconnaîtraient peut-être pas. Nos jours de joie souriante n'ont point de ces arêtes dures qui les fixent.

Je revois une dernière fois les lieux : la maison à pignon, assez quelconque, mais élanée ; l'arbre qui la dépasse ; c'est un érable ou un chêne ; le jardin, le minuscule bassin pour les poissons, la grève, la rivière qui chante à quelques mètres. Que serait la poésie des lieux sans celle des êtres qui les animent ?

Maintenant, cette villa que j'appelle la Source n'est plus la même. Quelques-uns des enfants sont partis ; d'autres suivront. Tout le monde vieillit. Une nouvelle génération puisera bientôt à la Source. Quant à nous, nous reposerons gaiement dans la mort.

# MON JOURNAL

# Agnès, l'impétueuse

26 MARS — Si les amoureux sont seuls au monde, il n'en va pas ainsi pour deux amis qui ont fait le projet de déjeuner ensemble et de converser à loisir. "Le troisième homme" ne tarde pas à intervenir. Il est verbeux et s'intéresse à tout ce qu'il raconte; il ne nous fera grâce de rien. Tout y passera, en un flot ininterrompu: ses aventures passées, ses voyages, ses réussites et ses échecs en affaires, ses difficultés matrimoniales, ses espoirs d'avenir. Mieux vaut donc ajourner la séance, sitôt que la dernière goutte de café. Il doit être bien content de lui, c'est déjà quelque chose... Quelques minutes plus tard, je fais un bout de reconduite avec l'un de nos jeunes et bons écrivains. F. S. fait preuve de jugement en remarquant la tâche ingrate de nos critiques; ils souffrent sans cesse du décalage inévitable entre les œuvres étrangères, plus fortes, mieux nourries, et les œuvres locales, le plus souvent encore maladroitement et indigentes. Il faut donc tenter une accommodation constante des critères, pour rapprocher autant que faire se peut la vérité et la justice, — la vérité envers les lecteurs, la justice à l'endroit des écrivains.

27 MARS — Une conférence du comte de la Noe, à l'Alliance française, met au jour tout un climat spirituel français que d'aucuns ne soupçonnaient pas ou se refusent à imaginer. Le catholique de Paris n'est pas le catholique de Montréal; à cet égard, Léopold Richer a bien raison de parler de différences. Mais je ne vois pas en quoi le second serait forcément supérieur au premier, par la lucidité de sa pensée ou la générosité de son action; j'incline même à penser que c'est souvent le contraire qui se produit. On a dû là-bas procéder à des options capitales qui nous ont été épargnées, mais il semble bien que la foi s'enrichisse de ces combats. Ce comte de la Noe paraît un fort brave homme, artisan d'un catholicisme militant, sans cependant verser dans certaines exagérations où se complaisent un groupe de catholiques s'émervillant toujours des conquêtes de l'adversaire et presque prêts à lui offrir des armes.

28 MARS — Les revues françaises se multiplient; chaque maison d'éditions veut avoir la sienne, comme instrument de propagande. "La Parisienne" se présente sous les signes de la jeunesse et de l'irrévérence. Son animateur est Jacques Laurent, écrivain protéiforme qui tient un peu du phénomène, publiant tour à tour les séries populaires de Caroline, de solides bouquins d'histoire, des pastiches étourdissants qui sont de l'excellent critique. Cette revue fait un

peu magasin d'accessoires; de très nombreux articles, rapides et enlevés, où Mauriac côtoie M. Aymé, où Paul Morand retrouve, non plus dans une ambassade, Peyrefitte, où la langue sèche et précise de Paul Léautaud détonne à côté de la prose coruscante de Pleyre de Mandiargues. Un coquetel où souvent fuse l'esprit. Rien encore de très sérieux. Est-il nécessaire que la littérature soit triste? La vérité l'est peut-être, pensait Renan...

29 MARS — L'urbanisme est un art, même si l'on a trop souvent accoutumé à le considérer

Frenons un exemple devenu aujourd'hui anodin: je n'éprouve aucune sympathie intellectuelle pour les écrivains qui ont assumé la défense de Dreyfus, mais comment ne pas leur donner raison, puisque Dreyfus était innocent? Ce serait là montrer trop de facilité, trop de libéralisme? Les mots importent moins que les faits et les réalités.

31 MARS — Il y a déjà quelques années que je ne me suis procuré la "Vie intellectuelle"; faute de temps, sans doute, car j'en conservais un excellent souvenir. Je lis aujourd'hui d'af-

grieuse bien choisie, des œuvres fortes, austères, dépourvues, bien accordées à la grandeur des événements commémorés, mais qu'on nous épargne les tartes à la crème de l'édification à bon marché!

3 AVRIL — Les gens sérieux ne priseront guère "Call me Madam", une fantaisie musicale d'Irving Berlin; j'y ai ri de bon coeur. Il y a là de bonnes blagues inspirées de la nomination, par le président Truman, de la mondaine Mme Mesta à l'ambassade américaine du Luxembourg. (Au fait, est-ce une ambassade ou une légation? Il importe assez peu.) Les conversations téléphoniques entre le président et son ambassadrice au sujet des récitals de chant de Margaret constituent un gag bien divertissant. Les Américains excellent dans ces films où ils se ridiculisent volontiers.

4 AVRIL — C'est le Samedi-Saint et les traditions s'en vont. Je n'ai pu découvrir les roses de papier piquées dans les jambonneaux à l'étalage ou ornant l'attelage des chevaux. Il est vrai que les chevaux se font rares aussi. Si une rose d'autonne est plus qu'une autre exquise, les fleurs artificielles du printemps pascal nous deviennent également chères puisqu'elles n'habitent plus que nos souvenirs enfantins.

Roger DUHAMEL, de l'Académie canadienne-française

par Roger DUHAMEL

à peu près exclusivement sous son aspect scientifique, qui doit exister aussi. Cette vision rétrécie n'est pas très dangereuse en Amérique, où nous avons, somme toute, peu de choses à conserver. Quelques demeures censément historiques — la maison où Montcalm aurait dormi, la resserre où Marguerite Bourgeoys a commencé de dispenser son enseignement, — c'est à peu près tout. Aussi bien nous réjouissons-nous quand nous parcourons une rue trop étroite où de chaque côté s'accumulent matériaux et plâtres, parce que nous savons que de ce sentier naîtra une vaste artère. Il n'en va pas toujours ainsi dans un pays de vieille civilisation et l'on comprend que Georges Duhamel lance un cri d'alarme contre "la contagion de la démesure". Il écrit avec tristesse: "Hâtons-nous de contempler ce spectacle si riche de noblesse et d'enseignement: nous n'en jouirons bientôt plus et notre plaisir est dès maintenant fort compromis. Les spécialistes de l'architecture massive sont à la besogne, déjà. Les spéculateurs hument le vent et se lèchent les badigeonnées..." Retenons ces succulentes "badigeonnées" pour enrichir notre vocabulaire...

30 MARS — Un confrère me reproche fort courtoisement ce que j'ai écrit en marge d'un livre d'histoire, émettant une hypothèse nouvelle — même pas, d'autres l'avaient fait avant lui — sur un très grand personnage. Il parle d'un "livre scandaleux". S'agit-il du scandale des faibles? Et lui-même, l'a-t-il lu, ce "livre scandaleux"? J'ai trop confiance en l'honnêteté de son jugement pour penser qu'il ferait passer, avant une vérité bien établie — je parle en général et non pas du cas précis qui fait l'objet de son intervention, — l'utilisation idéologique ou politique qu'on peut tirer d'une légende ou d'une demi-vérité.

5 AVRIL — Chaque année, la Semaine Sainte provoque une recrudescence de la piété musicale dans nos postes radiophoniques. L'intention est louable, même si les résultats ne sont pas toujours entièrement satisfaisants. Eh! quoi, n'est-il pas recommandable d'éviter l'encroûtement? Une musique reli-

gieuse bien choisie, des œuvres fortes, austères, dépourvues, bien accordées à la grandeur des événements commémorés, mais qu'on nous épargne les tartes à la crème de l'édification à bon marché!

Il appartient aux pays neufs de susciter des phénomènes bizarres, souvent hors de toute raison, du moins selon les normes existant en pays anciens dont la tradition défend ou exige ces normes. Ces phénomènes cependant ne se retrouvent que rarement en questions industrielles ou économiques. Mais presque toujours les retrouve-t-on dans les domaines plus subtils et sûrement inaccessibles de l'éducation, de l'essor culturel et de la création artistique.

Le danger peut résider dans l'apathie devant les paradoxes ou les erreurs de jugement. Rares, menacera-t-il en vertu des phénomènes eux-mêmes. Car l'infirme trouvera presque toujours un moyen terme où son affliction sera contournée ou utilisée.

Que le Canada choisisse d'éprouver une certaine indifférence populaire envers l'Art canadien, ou la culture canadienne n'est pas là le pire ou le plus important des phénomènes. Nous sommes remarquablement évolués, pour un peuple sans tradition et ne comportant après tout que quatorze millions de citoyens répartis sur la moitié presque d'un continent. Ne soyons pas pressimistes. Le chemin parcouru est garant d'un avenir à peu près illimité. Nous n'y serons peut-être pas, dans cet avenir, mais ce serait égoïste que de chercher seulement un résultat immédiat à nos efforts et choisir d'abandonner la partie s'ils ne se produisent pas aussi vite qu'on le souhaiterait. Ou notre oeuvre possède en elle-même ses germes de survie, ou alors il ne vaut pas la peine que l'on y consacre du temps. Il n'est pas du tout bizarre que nous mettions un certain temps à créer des traditions culturelles. Et la vie de l'esprit, au Canada, ne possède peut-être pas encore toute la richesse française, ou suédoise, ou britannique, pour ne mentionner que celles-là, mais elle y arrivera, parce que nous assistons à une évolution lente mais certaine.

(Un éditeur de Toronto, dont la maison est internationale, m'avouait ces jours derniers que le plus grand obstacle à la diffusion d'un livre restait, pour sa

maison du moins, la distance entre Halifax et Vancouver. Parce qu'il est de ce fait difficile de surveiller de près la vente en librairie, il en résulte un état amorphe qui doit être combattu — et très difficilement — de jour en jour. De tels obstacles, avouons-le, ne se présentent pas en Suisse, par exemple, ou en Belgique. Et un éditeur pourra conserver un contrôle à peu près parfait sur la vente d'un livre au détail.)

Non, la bizarrerie des phénomènes appartient surtout à l'état d'esprit de certains groupes intellectuels devant ces mêmes phénomènes, ou leurs réactions diverses à la mesure des événements qui peuvent être dénotants, mais qui devraient toujours être associés aux normes d'un pays neuf. Y songe-t-on assez souvent, à cet état impubère de notre culture et de notre élite intellectuelle?

Prenons en exemple l'attitude de nos écrivains, en groupe ou comme individus. Extérieurement, à la diversité de leurs moyens, de leurs ambitions, de leurs réalisations, nos écrivains souffrent d'un mal commun qui persiste malgré les années, malgré l'évolution plus qu'évidente de nos lettres, malgré l'importance de plus en plus grande qui est attachée à la production littéraire du pays, de langue anglaise comme de langue française (car je prétends les deux inséparables et nécessaires ici).

Avec un désarmante naïveté, nos écrivains refusent d'être une force. Ou, en qualifiant mieux même s'ils acceptent la théorie de leur puissance, ils refusent d'utiliser celle-ci. Or, en tous les pays anciens, le principal groupe moteur d'un pays fut à peu près toujours celui des écrivains et en second lieu celui des philosophes et des éducateurs. Que notre ère de puits d'huile et de tracteurs géants conçoive mal la simple plume comme facteur de puissance et d'autorité, cela est parfaitement normal. Mais que, vaincus d'avance, nos écrivains refusent de prendre la

NOMBREUSES sont les jolies femmes avec montre qui se montrent, sans pour cela se faire monter, au sens mécanique, bien entendu.

Et puis à montre donnée on ne regarde pas la fille. Nouvelle axiome ultra-moderne pour illustrer l'aventure de ce pauvre Hugh Miller, qui tourne des outils dans une usine de campagne, et qui décidait de venir tourner autre chose à Montréal.

Notre gars des hauts entre dans un grill du boulevard St-Laurent et demande une bouteille de bière. Une jolie Iroquoise de Caughnawaga, Agnès, et qui compte de nombreuses chevelures de blancs à son crédit, vient s'asseoir à la table de Miller. Mais Agnès a un protecteur, Daniel, aux épaules de lutteur, qui prend place à ses côtés.

Ce tête-à-tête à trois s'est terminé en Correctionnelle, au cours du procès de la capiteuse Agnès, accusée de vol de la montre de Miller, évaluée à \$52. Le tribunal perplexé a décidé de délibérer, sans chercher de midi à quatorze heures.

Après la version de Miller qui accuse Agnès du vol, la défense fait entendre Daniel. Il déclare: — Je suis ingénieur...

— Pas dans les montres? — Non, dans les brasseries.

— Vous connaissez Miss Agnès? — Si je la connais! C'est mon amante depuis huit ans. Le soir du présumé vol j'étais au grill avec elle et c'est Miller qui nous

invite à prendre place à sa table. Je prends de la bière, ma compagne suit mon exemple. Miller lui, sort un 40 onces de Scotch de sa serviette. J'ose y goûter tandis qu'Agnès, toujours impétueuse, y va avec trop d'entrain et vous en enfille quatre verres en moins de temps qu'il ne faut pour dire ciseaux. A dix heures voilà Miller qui commence à faire l'amour à ma compagne, à ma tarte, parbleu! Il lui serre les doigts, la tasse, lui tâte un genou. Moi furieuse, je lui dis de cesser ce manège et je commande à Agnès de me suivre à une autre table.

— Arrivez à la montre! ordonne le juge.

— Miller y est arrivé avant moi, Son Honneur, et c'est pourquoi j'ai décidé de changer de table, avant qu'il ne brise les aiguilles. Cette fameuse montre est entrée dans le portrait à onze heures. Miller la sort de son gousset et la donne à Agnès en lui murmurant, les yeux charavirés: "Tiens, prends-la, elle est à toi, mais il faudra que tu viennes en chambre avec moi..." Il n'avait plus d'argent et lui offre sa montre. Cela m'insulte et c'est pourquoi nous avons changé de table. Après garde la montre. J'ordonne alors deux John Collins et ma compagne s'en va à la chambre de toilette, tenant toujours la montre dans sa main.

— Avez-vous conseillé à votre "amie" de remettre la montre à Miller? s'enquiert le tribunal.

— Non, j'étais trop insulté et je me dis en moi-même que Miller avait eu ce qu'il cherchait. Au diable la montre! Il voulait m'enlever mon Agnès.

Agnès témoigne L'inculpée, statue de bronze, n'a pas froid aux yeux. Elle dépose en souriant:

— J'ai gardé sa montre dans ma main, convaincue qu'elle ne valait rien. Je voulais la lui remettre plus tard et je n'ai jamais brisé le bracelet de cuir qui la tenait à son poignet velu. C'est lui qui l'a sortie de son gousset. A la toilette, je me lave les mains et je laisse la montre sur le lavabo. A ma sortie la montre tombe sur le parquet et le détective Romuald Dubuc m'appréhende.

— Vous portez aujourd'hui la même robe? demande l'avocat du ministère public, Me Jean-Paul Cardinal.

— Oui.

— N'avez-vous pas caché la montre dans votre corsage?

— Jamais de la vie! D'ailleurs elle n'aurait pu passer par là. La jolie fille ouvre son manteau, prend à deux mains le fin tissu de sa blouse et l'étire, l'étire... C'est tout juste si on peut y passer une lame de coupe-papier.

— Faut-il reprendre vous-même l'expertise? demande méchamment la défense à la Couronne.

— Non. Point de mon "ressort". Je demeure dans le domaine du ministère public, et je n'ai rien à voir dans le "privé" de mademoiselle.

Miller revient L'accusateur est rappelé et explique:

— Je vous jure ne lui avoir jamais donné ma montre. Si j'avais voulu lui faire gagner son sel, pas celui de la sagesse, je l'aurais payé en beaux écus sonnants.

Le détective Dubuc, rappelé à son tour, déclare:

— Je connais bien Agnès. Elle passe ses nuits ici et là, dans les boîtes du boulevard St-Laurent. Il y a deux semaines elle était coffrée pour ivresse et le juge municipal la condamna à la nuit passée en cellule.

La défense demande:

— N'est-il pas vrai que le chef d'orchestre a annoncé à l'audience qu'il y avait une récompense de cinq dollars pour celui ou celle qui rapporterait la montre de Miller?

— C'est exact.

Puis l'avocat de la pimpante Agnès présente son plaidoyer. La preuve a révélé, et de façon peu prude, que la montre ne pouvait vraiment passer dans l'encolure d'Agnès; encore moins continuer un glacial trajet parmi de soyeux linons et tomber bêtement sur le parquet de la salle de danse. Le plaignant a bel et bien donné sa montre à l'inculpée, espérant que celle-ci lui ferait voir le Midi à pareille heure...

— En délibéré! décide le tribunal.

Adolphe NANTEL

## Puissance de l'écrivain

par Yves THERIAULT

pays. L'histoire du monde prouve que l'évolution de la France, de la Grande-Bretagne, et même — à un degré différent — celle de l'Espagne et de l'Italie, dépendent non seulement d'hommes politiques, mais aussi et surtout d'écrivains dont la pensée a moulé et moule encore une grande partie de l'opinion publique.

Or, nos écrivains ne prétendent pas à cette puissance; ils refusent de la reconnaître. Et c'est grand dommage. Ils ont tort de préférer l'obscurité relative. Ils ont tort surtout d'être bourrés de complexes.

La tragédie serait moins inquiétante s'ils ressentiaient leur pusillanimité en petit comité ou dans le silence de leur cabinet de travail. Qu'ils la ressentent une fois groupés, voilà le mal. Car leur puissance individuelle pourrait encore ne constituer qu'un objet de dérision pour nos gouvernants; elle s'affirmerait sûrement si, groupés, ils imposaient des vues et établissaient des pressions.

La Commission Massey a posé un premier geste. Elle a offert aux écrivains des moyens d'atteindre à la force méthodique. Non que de telles offres aient été faites selon des mots ou en toutes lettres, puisque ce n'était pas le rôle de la Commission de dicter des actes. Mais l'attention inquiète qu'elle a portée aux problèmes personnels et financiers des écrivains et des édi-

teurs, une attention grave, pleine de compréhension, affirme l'existence d'une puissance chez l'écrivain qui ne peut plus être niée, même si on la méprise en certains milieux.

Romanciers, historiens, sociologues et philosophes possèdent — ce mot possèdent devient d'une terrible éloquence — leur propre puissance. Ils n'existent pas en fonction d'une ère, ils forgent cette ère. Pouvoirs de propagation, de diffusion, de fustigation; pouvoirs d'éloge, imagerie verbale de la force d'un siècle et parlant sa perpétuation; puissance politique ou économique ne remplacera jamais la pensée dans tout le rayonnement, la pureté, la majesté qu'elle sait atteindre.

La destinée humaine est une série d'actes d'évasion, tous modelés sur des images répétées à l'infini. Le chercheur peut établir le rythme de ces normes restées inchangées depuis l'Éden. (Avec le plus grand sérieux du monde, je rapprocherais les grandes voies romaines qui atteignaient les Gaules aux routes politiques de Duplessis. Et le vin de gloire de Socrate se retrouve à des crus divers non seulement chez les grands, mais chez l'homme choisi hors de toute renommée ou de toute œuvre immortelle. Les rapprochements peuvent être en forme de sophismes pour qui recherche des raisons définies. Mais je songe aux cycles d'actions similaires sans égard aux causes diverses ou aux conséquences.)

La pensée humaine a donc des limites. Et c'est l'écrivain qui va peut-être dépasser ces limites, ou se rapprocher tellement, qu'il pourra, en atteignant les frontières, éclairer les actions humaines de toute son ère à lui. Un Santayana devient ainsi infiniment plus puissant qu'un Malenkov.

Dans un pays neuf, le problème se simplifie. Souvent l'écrivain n'est qu'une conscience à la portée des dirigeants ou des metteurs-en-scène qui les font agir.

Une conscience ou un juge, ce qui se ressemble, sinon dans les procédés du moins dans les effets tangibles.

De Richelieu à un cardinal "à la Hollywood", il n'y a pas grande différence. L'un comme l'autre, devant lui-même ou à travers ses successeurs, trouvera un Voltaire aux aguets. Il y aura nuance de gradation, il y aura même certaines modifications basiques, mais le grand principe d'une force opposée à l'autre pour le plus grand équilibre humain reste, lui, immuable comme les cycles de l'Histoire.

Au Canada, les écrivains représentent un jugement porté sur les temps et sur les moeurs. Jugement parfois subtil, parfois brutal, parfois railleur, parfois à peine perceptible. Mais c'est de l'ensemble d'une oeuvre littéraire que se dégagent les forces. Et c'est en étant chacun une sorte de rouage dans une mécanique complètement irrédicible que les écrivains acquièrent leur puissance.

De Lemelin à Marcel Clément et de Guévremont à Bruchési, il y a un monstre grandiose, qui ne connaît malheureusement pas encore sa force et partant ne l'exploite pas.

A Toronto ou à Montréal, à Vancouver ou même à Québec, pourquoi nos écrivains ne sont-ils pas unis en un même effort chacun selon ses talents, ses moyens, et des valeurs, pour que lentement la puissance émerge? Qu'il faille, dès l'instant d'un mouvement concerté, imprégner chaque écrivain d'un esprit d'avenir et d'une conception canadienne de la création littéraire, cela est évident, mais ne serait-ce pas là aussi le premier résultat d'une prise de conscience?

A quand donc le premier départ? Les groupements d'écrivains ne sont pas rares. Il leur faudrait seulement être vivants. Il leur faudrait se transformer en groupements d'action. Et alors naîtraient probablement les premières poussées vraiment efficaces de notre force. Alliée à celle du journalisme de combat, cette force pourrait dépasser la puissance industrielle canadienne et, un jour, rayonner par tout le monde. Il n'y a plus d'utopie quand il y a de l'acharnement.

Pour couronner une soirée de théâtre

**Dow**

THÉÂTRE

CLIMATISÉE, la bière Dow est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication... elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières.

**'CLIMATISÉE'**

L'AUTORITÉ

Le plus vieux hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chambré 524, Edifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancaster 8592. Imprimé à Beauveville par "Eclairer". Autorisé comme envoi postal de deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras. Secrétaire de la rédaction: Michel Roy.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

L'autonomie et ses contradictions

LES problèmes les plus graves et les plus épineux sont souvent ceux dont on parle le moins. On n'ose y toucher, de peur de mettre le feu aux poudres. Ainsi, depuis plusieurs mois, à Québec, un silence de mort règne entre la colline parlementaire et l'Université. Ce ne sont pas les sujets de conversation qui manquent, au contraire; c'est plutôt, de part et d'autre, le penchant à amorcer un dialogue pénible pour l'une et l'autre partie.

Comme les autres institutions du genre au pays, l'Université Laval est loin de faire ses frais. Selon des informateurs bien au fait de la situation, l'écart entre ses recettes et ses dépenses serait d'environ \$600,000 par année... depuis quatre ans. L'an dernier, l'octroi fédéral permit aux autorités universitaires de parer au plus pressé, et même de relever le niveau général des salaires des professeurs de carrière, dont certains "traient la langue" depuis longtemps. Malheureusement, cette année, tout semble retombé dans le statu quo ante. Jusqu'à nouvel ordre, les universités québécoises et leurs professeurs auront été les premières victimes immolées sur l'autel de l'autonomie provinciale. Le malheur, c'est que la plupart ne se sentent pas la vocation du martyr et fulminent intérieurement contre ceux qui n'ont d'attentions que pour les entrepreneurs en voirie...

Cette année, dans un grand geste d'"autonomie pratique", M. Duplessis a refusé carrément les subventions fédérales aux universités de la province. "C'est une grave ingérence du fédéral dans le domaine de l'éducation", a-t-il dit dans la langue châtiée qu'on lui connaît. On croyait que le gouvernement provincial comblerait par une subvention équivalente l'immense vide qu'il venait de créer. Mais non, c'eût été trop beau, et surtout peu conforme à la logique du régime instauré chez nous depuis 1944. Après avoir étalé, avec une modestie exemplaire, les dons, subsides, octrois, etc., que son gouvernement avait accordés aux trois branches de l'enseignement depuis huit ans, M. Duplessis déclara à la dernière session qu'il ne pouvait faire plus pour l'enseignement universitaire. Et pourtant, quelques jours auparavant, les députés avaient pu prendre connaissance du budget combiné

de la voirie et des travaux publics pour l'exercice 1951-1952 qui fut, comme on le sait, une année d'élections: une bagatelle de \$80 millions! Comment le gouvernement pouvait-il, après cela, donner \$2 millions aux universités? Evidemment, on ne peut satisfaire à la fois les professeurs d'université et les entrepreneurs en construction! Un gouvernement qui se respecte et surtout qui veut être réélu, doit tenir compte de la hiérarchie élémentaire des valeurs!

Les universités, ça coûte cher et ça ne rapporte pas beaucoup au point de vue électoral. C'est aussi bien embêtant au point de vue "doctrinal", parfois. Pour vivre et prospérer dans la paix, certaines Facultés ne devraient pas s'intéresser à certains sujets qui touchent de trop près à la politique, le communisme, par exemple. On connaît la "philosophie" de l'Union Nationale en ce qui a trait à la répression du communisme: elle se résume en trois mots très simples: loi du cadenas! Ceux qui osent affirmer publiquement que la justice sociale pourrait être un remède positif et efficace ne sont que des traités, des "gauchistes", des suppôts de Moscou. Et haro sur le beaudet! Pour eux, les octrois et les faveurs officiels sont à jamais taris...

Dans de tels cas, les repréailles s'exercent non seulement contre les Facultés en cause, mais contre toute l'Université prise en bloc. Ainsi, il y a un peu moins d'un an, une délégation officielle de l'Université se rendait auprès de M. Duplessis pour solliciter un octroi en vue d'aider à la construction du pavillon de la Faculté de Médecine, dans la nouvelle Cité universitaire. L'octroi était de taille, puisqu'il s'établissait aux environs de \$5 millions. L'entrevue fut peu cordiale et de courte durée, parce que les délégués s'aperçurent vite qu'ils avaient frappé à la mauvaise porte. Notre magnanime premier ministre était tout prêt à fournir la somme convenue, à condition que l'Université décrète sur-le-champ le renvoi pur et simple d'un doyen de Faculté assez encombrant pour le gouvernement! Rien que ça!

Il serait faux de dire que le gouvernement actuel n'a jamais rien fait pour les universités du Québec. En période électorale surtout, M. Duplessis se vante de

leur avoir "donné" plus de \$30 millions depuis 1944. C'est possible. D'autre part, ceux qui ont reçu cet argent par bribes et souvent longtemps après échéance, savent à quoi s'en tenir sur l'intérêt officiel à la cause sacrée de l'éducation, et sur le désintéressement des donateurs... Né faut-il pas s'entendre auparavant sur l'identité des entrepreneurs, des sous-entrepreneurs et des architectes? Ne faut-il pas aussi, après, formuler force remerciements publics, au risque de se faire traiter d'ingrats? Dans ces conditions, on comprend que nos universités lancent des regards d'envie du côté d'Ottawa, où les octrois pour l'éducation ne sont pas grevés de telles servitudes.

Que fera M. Duplessis pour régler le grave problème financier de nos universités? Bien malin qui pourrait le dire. Mais point n'est besoin d'être grand clerc pour constater que jusqu'ici son attitude dans ce domaine a été tout à fait illogique et contradictoire pour quiconque ne s'embarasse pas de considérations électorales et d'une conception utopique de l'autonomie. Depuis la fin de la guerre, il a laissé les universités du Québec accepter les octrois fédéraux au profit des anciens combattants. Pour 1949 et 1950 seulement, ces octrois se sont élevés à \$27 millions. Dans le domaine de l'enseignement technique, le gouvernement fédéral a déboursé dans notre province, depuis 1945, en subventions pour la construction d'écoles, le joli montant de \$33 millions. Cet argent a servi en tout premier lieu au gouvernement provincial et aux progrès de l'éducation dans notre province, puisqu'il a aidé au programme d'expansion de l'enseignement technique dans la province. Pourtant, lors de la dernière campagne électorale et encore à la dernière session, M. Duplessis s'en est attribué tout le mérite, sans mentionner une seule fois l'assistance fédérale. Mais pourquoi accepter d'une main ce que l'on refuse de l'autre, pendant que l'on refuse aux autres ce qu'on accepte soi-même quand ça fait notre affaire? O mystère insondable de notre politique, qui se résout en dernier ressort, dans un grand principe, l'autonomie, si utile à la veille des élections, malgré toutes les contradictions auxquelles on l'a mise pendant les quatre années précédentes!

Hubert LEBLANC

Notre immigration

C'EST depuis cinq ans tout au plus que les journaux canadiens d'expression française qui font ou croient faire l'opinion s'avisent que nous sommes tous, au Canada, des immigrants ou des descendants d'immigrants. Quand nous parlons d'expansionisme soviétique, d'impérialisme anglais ou américain, nous oublions un peu facilement que nos ancêtres furent des usurpateurs par rapport aux Indiens. La cession du Canada à l'Angleterre fut en quelque sorte une manifestation de la justice immanente, si l'on veut, le "Boston Tea Party" de 1773.

Le début de notre histoire est une raison, entre d'autres, de nous interdire la xénophobie. Et c'est bien ce sentiment déraisonnable et irraisonné qui portait tant de Canadiens français à s'opposer à toute immigration. Ce sentiment, et la crainte quelque peu puérile d'être "noyés" dans un flot de Britanniques. Comme si nous n'étions pas assez puissants, électoralement, pour obtenir que l'immigration soit de provenance diverse, — française, belge, suisse, italienne, scandinave, etc., autant que britannique.

L'homme ne vit pas que de pain, c'est entendu. Mais nous vivons dans un monde voué à la production. Or, nous qui sommes prospères, demandons-nous où la production nationale en serait sans les 2,059,911 citoyens que le dernier recensement désigne comme immigrants. Non seulement le progrès économique du pays serait interrompu, notre niveau de vie serait singulièrement plus bas qu'il ne l'est.

Le Canada manque déjà de main-d'oeuvre. Il n'y a pas quinze jours, un député socialiste se plaignait indirectement de la prospérité du pays en déplorant qu'il fut presque impossible de trouver des journaliers et des domestiques. Dans tout le pays — y compris en chasse gardée duplessiste — il y a pénurie de travailleurs spécialisés. Et, d'ici cinq ou six ans, à moins d'une forte immigration, cette pénurie s'aggraverait si l'on en croit des statistiques américaines valables pour le Canada. C'est que la crise économique des années '30 a réduit le taux de la natalité au Canada comme aux Etats-Unis; avec ce résultat que vers 1958 les gens qui atteindront l'âge de gagner leur vie, de "produire", seront deux fois moins nombreux que ceux qui parviendront à l'âge de la retraite.

Plus heureux que les Etats-Unis, le Canada peut encore accueillir des centaines de milliers, pour ne pas dire des millions, d'immigrants. Rien ne s'oppose, du côté canadien du moins, à ce qu'ils soient dans une bonne proportion de langue française. Le gouvernement Saint-Laurent n'a-t-il pas décrété, il y a déjà cinq ou six ans, que les Français pouvaient s'établir au Canada exactement aux mêmes conditions que les Britanniques? Mais, tandis que l'Ontario et la Saskatchewan, et peut-être d'autres provinces, se livrent à un intense recrutement aux files britanniques, le gouvernement de Québec flatte des préjugés dénués en s'abstenant de toute propagande en Europe et de toute aide aux immigrants.

L'argument le plus stupide que l'on ait entendu (ou lu) contre l'immigration, c'est la crise du logement. Comme si, parmi les nouveaux venus, on ne pouvait compter des maçons, des briquetiers, des charpentiers-menuisiers, des plâtriers, etc., etc.! Tout nouveau citoyen est à la fois un producteur et un consommateur. Et chaque immigrant est susceptible de partager avec nous le fardeau des impôts, c'est-à-dire de l'alléger. Mais, allez donc faire comprendre ça aux Patrice Tardif et aux Johnny Bourque dont s'entoure l'apprenti-dictateur de Québec!

Michel DUFRESNE

BAISSE DES PRIX DE PENSION DANS LES HOTELS FRANÇAIS

SELON le barème publié par l'Union nationale des Hôteliers français, il apparaît que le prix de pension pour la saison 1953 dans les hôtels classés 4, 3 et 2 étoiles sont en diminution de 10 pour cent par rapport à l'année dernière. Il faut souligner cet effort méritoire. Rappelons que les hôtels français sont classés par décision gouvernementale en catégories: de luxe, 4 étoiles, 3 étoiles, 2 étoiles, 1 étoile. La liberté des prix est accordée à la catégorie de luxe, où ne figurent d'ailleurs que quelques palaces, mais des prix maxima pour les chambres sont imposés à tous les autres hôtels classés. Quant aux prix de pension, il ne peuvent être imposés de la même façon car les prestations fournies restent susceptibles de grandes variations selon la qualité de la cuisine.

Lettre d'Ottawa

OTTAWA. — Le temps est bien passé où le Canada n'avait que deux ou trois clients. Notre commerce extérieur est très diversifié, comme aiment à écrire nos quotidiens. Il est définitivement établi sur une base multilatérale et l'on peut prévoir que nos échanges se feront de plus en plus dans tous les sens.

Quand M. Howe entreprend une tournée fatigante de l'Amérique latine pour y être suivi de près par les hommes auxquels M. Eisenhower a le plus confiance, — son propre frère Milton, notamment, — c'est que la lutte pour la conquête des marchés de ces pays est ardente. Et quelles que soient les méthodes publicitaires de nos voisins, nous avons une bonne avance sur eux, car nulle part le Canada n'est détesté; au contraire, partout on éprouve pour lui des sentiments d'une telle cordialité qu'ils en sont parfois un peu gênés pour ceux d'entre nous qui visitent l'étranger.

Le total de nos exportations, qui excédait l'an dernier une valeur de \$4,000,000,000, marquait une augmentation de 10 p.c. sur l'année précédente. Et notre commerce d'exportation avec les Etats-Unis, qui semblaient il y a quelques années notre unique débouché, s'est à peine maintenu. Malgré toutes ses restrictions aux importations, — restrictions rendues nécessaires par la pénurie de dollars, — la Grande-Bretagne restait notre deuxième meilleur client. On a donc tout lieu de croire qu'elle achètera infiniment plus de nous si elle le pouvait.

Parmi nos clients européens, l'Allemagne occupe maintenant le deuxième rang; elle ne parvient pas à supplanter la Belgique. Le Japon dépend en grande partie, pour le moment du moins, de notre production, puisqu'il nous achète l'an dernier pour \$100 millions de marchandises. Précisément, le besoin qu'ont l'Allemagne et le Japon de notre blé et de nos matières premières pose un problème délicat. Pour acheter de nous, et nous payer, ils voudraient nous exporter des produits ouvrés. Mais qu'en ferions-nous, nous qui nous industrialisons de jour en jour et dont le marché de consommation est extrêmement limité?

Notre niveau de vie est élevé et nous consommons beaucoup de produits importés — pour une valeur annuelle de \$280,000,000. Mais notre marché de consommation se limite à 14,000,000 de personnes, et aussi longtemps que n'augmentera pas sensiblement la population du pays, il nous sera impossible d'équilibrer notre commerce. Aucune considération sentimentale ne peut prévaloir contre cette réalité. Les faits économiques ne tiennent aucun compte des sentiments de certains pseudo-nationalistes.

Le drame de Ville...

(suite de la page 1) d'appareils de TV en contrebande.

La croissance trop rapide de cette ville a engendré et continue de causer maints désordres sociaux. Si Jacques-Cartier ne ressemble en rien à un Boom Town (pas de tavernes, un seul hôtel, pas de prostitution organisée, pas de jeu reconnu ouvertement comme tel), il n'en demeure pas moins qu'elle traverse présentement une période difficile, celle de l'adaptation. Aussi le Service Social est venu à son heure mettre un peu d'ordre dans la maison.

Le Service Social

La création d'un organisme social indépendant de Montréal ne date que de l'été 1952. C'est S. E. Mgr Coderre, coadjuteur de St-Jean, qui en a été la cheville ouvrière. Dès les débuts, les Soeurs du Bon-Conseil ont transféré au nouveau Service social une certaine de cas. Le

Le gouvernement provincial aide financièrement le Service, mais le budget est loin d'être adéquat. Le Service compte seulement 8 personnes, quand il pourrait utiliser une quinzaine de travailleurs sociaux. La Cité de Jacques-Cartier verse de \$3,000 à \$4,000 par an au Service, ce qui est très raisonnable pour son budget. Un moyen d'assurer la finance du Service serait la fondation d'une Fédération des Oeuvres de toute la rive sud, dont le budget annuel serait de \$150,000 à \$200,000. Mais certaines municipalités qui n'ont presque pas d'indigents, ne voient pas beaucoup la nécessité de souscrire à un fond collectif.

Comme on sait, la Cité de Jacques-Cartier vient de lancer sa propre campagne de la "Fédération des Oeuvres de charité des paroisses". L'objectif a été fixé à \$25,000. Il serait heureux que cette campagne réussisse pleinement, vu la multiplicité

LE 75E ANNIVERSAIRE DU PHONOGRAPHE



Conférence de presse du premier ministre



par René LEVESQUE

Images en volapük

IL y a quelques années déjà que le cinéma a trouvé sa langue universelle. Ou plutôt, il se l'est fait imposer. Le diktat est venu d'Hollywood, dont la pellicule déferle en raz-de-marée sur tous les continents. L'ampleur du marché domestique (sur lequel tout cinéma national doit s'appuyer d'abord) et le pas irrésistible des légions militaires et économiques de l'On-cle Sam rendaient d'ailleurs inéluctable cette hégémonie cinématographique. Comme on a pu, naguère, amèrement, parler du "Prix Fémina de notre blé", il faudrait décerner aussi à Hollywood le Grand Prix annuel du GI et du dollar. Rien là que de très normal: sans Jules César, Cicéron n'eût été qu'un petit Bourassa de province... Or, le proverbe dit bien que plus on embrasse moins on étirent; et Hollywood, appelé par la force des choses à embrasser une clientèle mondiale, emprisonne naturellement de moins en moins de chair et de sang dans ses étreintes. Bien sûr, il y a toujours les exceptions. Mais ces beaux films, ces oeuvres vraies et fortes que les cinéastes américains arrivent quand même, on ne sait trop par quel miracle, à façonner sur des chaînes de production de plus en plus rigides, ont inévitablement un petit air d'amende honorable; on a l'impression qu'ils sont un peu gênés d'être là, et c'est comme en s'excusant qu'ils se présentent: "Simple freak, mais ne craignez rien — on fera moins bien la prochaine fois!"

Et voici, maintenant Made In Heaven: le volapük en Angleterre. Un petit film de parfaite série hollywoodienne; petit chemin multicolore dont les moindres détours nous sont familiers; derrière les façades à la Potemkine du melon, du parapluie et des greens bien arrosés, la pellicule apatride du cinéma commercial. Singerie, jalousie ou simple mesure de légitime défense — peu importe la cause immédiate, le fait est là, indiscutable: surtout depuis '45, tous les studios du monde s'hollywoodisent à une allure vertigineuse. Même en France et en Italie, où l'on sait pertinemment (M. Clavelle est venu tout exprès de Paris nous le rappeler la semaine dernière) que le salut ne peut venir que du film de qualité, on engloutira une énorme fraction des trop rares capitaux dans le feuilleté à la soap-opera ou le colossal à la Cecil B. De Mille. Dans l'étoffe extravagante d'une seule Fabiola, combien de Don Camillos n'aurait-on pu entretenir! Mais soyons justes: quand on voit les foules de Rome et de Paris, dédaignant parfois les meilleures productions nationales, s'écraser devant Rita Hayworth, comment ne pas tomber un peu dans les Salomés?... En Grande-Bretagne, l'unifor-

mité a eu moins de mal qu'ailleurs à s'infiltrer. Un magnat tout trouvé, vrai tsar hollywoodien du cru, M. J. Arthur Rank, y régnait déjà depuis des années, tenant bien en mains ce nerf du pouvoir cinématographique: les salles, c'est-à-dire la distribution. A la fin de la guerre, M. Rank s'est dressé devant Hollywood et, sourd à tous les conseils de prudence, a voulu le combattre par ses propres armes: banalité et poudre-aux-yeux, technicolor et grisaille interne. Après une brève poussée de succès factice, l'hollywoodisme Rank est aujourd'hui en pleine régression, et le grand homme a même dû — comme disent les économistes — effectuer dans ses affaires un cruel retranchement. Mais il n'en continue pas moins, avec une modestie chèrement apprise, à pratiquer de son mieux la langue universelle...

Made In Heaven, c'est la comédie gentille et sans consistence, toute peuplée de types que l'on reconnaît dès l'abord comme si on les avait inventés — un genre qui se passe de sous-titres et de doublage à force de transparence, et dont Hollywood est et restera sans doute le maître incontesté.

Une famille bourgeoise, à peu près sereine sinon heureuse, au milieu de laquelle cet ami de toujours du cinéaste de série, le deux ex machina, précipite ce brandon de discorde aussi vieux que le mélo: une jolie fille intrigante, la fausse ingénue. Et tandis que s'abattent comme des quilles ces victimes terriblement prévisibles, le fils écrivain et le père qui porte beau, on ne peut que songer avec nostalgie à l'argent gaspillé. Car le sujet n'est pas mauvais; il est en plein dans ces cordes du cinéma britannique, dont les films d'Alec Guinness nous ont démontré toute la vigueur: la satire souriante. A quelques reprises, sur le dos de quelques bonnes vieilles traditions, à propos de l'austérité du régime, on la voit même se profiler au bord de l'écran, sortir timidement ses griffes. Mais halte-là! il ne s'agit plus de parler anglais, mais bien le langage royal de monsieur-plus-bas-commun-déno-minateur...

Et Made In Heaven sera de l'impeccable volapük. Autrement dit, un film — s'il s'agit de faire son article — qui vous force à écrire non pas sur mais autour... O inutile aveu!

des problèmes à régler. En voici quelques-uns:

Délinquance juvénile

Même si la fréquentation des écoles est relativement bonne — Jacques-Cartier possède d'excellentes écoles — il importe d'organiser le plus tôt possible les loisirs des enfants et de combattre ainsi la délinquance juvénile. L'immoralité et la promiscuité sont les causes principales de la délinquance; attention à la pudeur, célibataire pris en compagnie d'une fillette de 6 ans, vieillard qui contamine trois enfants de la même famille, etc. On nous affirme de bonne source que les symptômes évidents d'une délinquance généralisée à Jacques-Cartier ne donnent pas présentement qu'une faible idée de l'acuité du mal et qu'un dépistage systématique pourrait faire dresser les cheveux sur la tête. Le Service social est incapable de régler

tous les cas, faute de personnel. On va au plus pressé! De même, la police ne peut rejoindre qu'une faible partie des coupables, car souvent les parents n'aident pas les autorités, soit par leur ignorance, soit pour protéger leur réputation ou cacher leurs propres vices. Dans 80% des cas, les problèmes des enfants sont une conséquence directe de la conduite des parents ou des concubins. De là nécessité de combattre d'abord le mal à sa propre source. C'est souvent la famille qui fournit le fondement de ce qu'Airch-born appelle l'état de la délinquance latente. Beaucoup d'enfants courent les rues, pendant que les parents travaillent à Montréal. Au temps où Jacques-Cartier était peu éclairé le soir, les attentats à la pudeur étaient très fréquents. Il existe une criminalité latente ou inconnue inquiète les sociologues. Toute pro-

portion gardée, Montréal surpasse présentement Jacques-Cartier dans ce domaine. Quant à l'avenir?

Cour du bien-être social

On suggère donc, dans les milieux du clergé, l'établissement d'une Cour de bien-être social de la rive sud, ce qui, légalement, ne sera possible que lorsque Jacques-Cartier aura 50,000 âmes. Il faudra créer un nouveau district judiciaire. En attendant, on fait du mieux qu'on peut. On voit encore la nécessité de la fondation d'une clinique de l'enfance, avec médecins et psychologues, rattachée au Service social. Des tentatives ont été faites jusqu'ici en vue de l'établissement des terrains de jeux, mais il importerait d'abord de dresser un plan directeur, car les initiatives prises au hasard ne donnent que des piètres résultats. Des Pères songent à établir un patronage. Paul GARNEAU

# La vie sportive

## L'optimisme de Stanky

par Bert Soulière

C'EST un fait reconnu que la grande majorité des gérants d'un club de baseball, avant le début d'une nouvelle saison, sont plus ou moins pessimistes. Mais il y a toujours des exceptions à la règle. Eddie Stanky, pilote des "Cardinals" de St-Louis, est une de ces rares exceptions. Comme tout autre gérant, Eddie Stanky a été bombardé de questions durant la période d'entraînement des Cardinals. Et, naturellement, la question qui revenait le plus souvent sur le tapis était la suivante: "Quelles sont les chances des "Cardinals" de St-Louis dans la prochaine course au championnat dans la Ligue Nationale?" "Excellentes", de répliquer sans hésitation le jeune instructeur des Cardinals. Et, d'ajouter: "Pourquoi serais-je pessimiste? Je ne possède pas un club aussi bien équilibré que celui des Dodgers de Brooklyn, mais en ce qui concerne mon personnel de lanceurs, j'en possède un de première catégorie". On connaît la grande importance des services que rendront les artilleurs dans un club de baseball. Leur rendement représente plus de 50% des succès.

"Si mes lanceurs gagnent avec assez de régularité et si mes gros canons au bâton font aussi bien que l'an dernier, (il voulait parler des Stan Musial, Enos Slaughter et Red Schoendienst) les Cardinals seront de sérieux aspirants pour succéder aux Dodgers de Chuck Dressen comme champions dans le circuit Warren Giles".

### Trio prometteur

Si on analyse le personnel de lanceurs des "Cardinals", on n'est aucunement surpris de voir pour quelle raison Eddie Stanky regardait l'avenir en rose. Les "Cardinals" alignent en effet trois jeunes artilleurs très prometteurs qui devraient remporter de nom-

breux triomphes cette saison. Il s'agit de Stu Miller, Wilmer (Vinegar Bend) Mizell et Harvey Haddix. Ajoutons à ce trio les noms de Joe Presko et Eddy Yuhas, ainsi que ceux des vétérans Gerry Staley, Cliff Chambers et Al Brazle, et l'on doit admettre que les "Cardinals" comptent un groupe de lanceurs susceptibles de causer plusieurs ennuis à l'adversaire au cours de la prochaine campagne.

Il est évident que l'optimisme de Stanky s'inspire du rendement qu'il attend de ces lanceurs. Si les Mizell, Miller et Haddix, faillissent à la tâche, les "Cardinals" ne feront pas fureur, même si les Musial, Schoendienst et Slaughter défontaient les clôtures à volonté. Mais ces trois jeunes lanceurs ont impressionné leur pilote à l'entraînement. Or, ils devraient continuer à l'impressionner durant la saison régulière.

De ce trio, Mizell est, selon Stanky, le lanceur qui devrait connaître le plus bel avenir dans les majeures, si la fortune lui sourit un peu. Mizell a fait ses débuts sous la grande tente l'été dernier. Il a montré beaucoup d'effort à son pilote. Malheureusement, il manquait d'expérience et quelques-unes de ces défaites doivent être attribuées à de lamentables bévues au monticule. Mizell n'a pas perdu sa saison en 1952. Il en a appris beaucoup. Il a su développer une "slider". Il a corrigé certains petits défauts qui affectaient son rendement. Bref, il s'est amélioré pour devenir un gagnant de 15 parties en 1953.

C'est l'opinion de Stanky qui considère cet artilleur gaucher comme un second Curt Simmons, un lanceur qui, grâce à sa balle excessivement rapide, saura se faire respecter des frappeurs adversaires. Passons maintenant à Stu Miller. C'est un droitier qui possède tous les facteurs, sauf l'expérience, pour envisager la prochaine course au championnat avec optimisme. Miller est non seulement un artilleur de classe, mais il couvre son territoire sur la défensive avec une habileté remarquable. Stanky a fixé à 15 victoires également l'objectif de Miller l'été prochain. Harvey Haddix est un autre jeune athlète. C'est un gaucher, dont la stature physique ressemble quelque peu à celle du petit Bobby Shantz, des Athletics de Philadelphie.

Haddix est cependant plus grand et plus gros que Shantz, puisqu'il mesure 5'10" et fait osciller l'aiguille de la balance à 155 livres. Contrairement à Miller et Mizell, Harvey Haddix ne possède pas une balle rapide, mais il contrôle tellement bien sa courbe et sa "slider" qu'il peut lancer la balle à l'endroit où il le désire pour faire mordre la poussière à l'ennemi.

Il n'y a aucun doute que Gerry Staley, un excellent lanceur droitier, remportera sa part de triomphes pour les "Cardinals", tandis que Brazle et Eddy Yuhas sauront remplir habilement leurs fonctions en relève. Reste à savoir maintenant si Joe Presko, un autre espoir du club St-Louis, est complètement rétabli de son mal de bras. S'il est vrai qu'il ne ressent plus de malaises à son bras, il rendra de précieux services aux "Cardinals". A devenant le contraire, Stanky devra fouiller dans ses filières pour y trouver, dans le système de clubs-fermes des "Cardinals", un lanceur capable de faire mieux que Presko.

Stanky n'est pas sans savoir que les Bums alignent d'excellents lanceurs en Joe Black, Carl Erskine, Preacher Roe, Russ Meyer et Billy Loes; que les Giants ont Sal Maglie, Jim Hearn, Larry Jensen, Dave Koslo et Hoyt Wilhelm et que les Phillies de Steve O'Neil ont de l'excellent matériel pour gagner avec les Robin Roberts, Curt Simmons, Jim Konstanty et Steve Ridnik, mais les "Cardinals" ont de jeunes artilleurs d'avenir qui devraient surprendre considérablement. Stanky risque le tout pour le tout avec ses jeunes lanceurs.

Tous les amateurs de baseball connaissent assez bien Stanky pour savoir qu'il ne lâchera pas prise tant que la course ne sera pas terminée. Il est courageux comme pas un. Il a confiance en trois jeunes adeptes du monticule qui ont fait belle figure à leurs débuts dans la Ligue Nationale l'été dernier et qui se sont améliorés davantage à l'entraînement. Cette confiance de Stanky combinée avec le travail démontré par Miller, Mizell et Haddix à l'entraînement font du gérant des Cardinals de St-Louis, un gérant optimiste en vue de la saison déjà en cours.

Les banques à charte canadiennes manipulent plus d'un million de chèques par jour.

# La peinture

## ILIU LE PUR

JOSIF Iliu est un peintre d'origine roumaine qui a choisi de vivre parmi nous. Ses oeuvres étonnent par leur hardiesse et leur sobriété.

Le spectateur découvre de grandes toiles sans titre ni signature ou rien d'ordinaire n'est représenté. Il est en face d'une peinture abstraite qui s'exprime au moyen de surfaces de couleur aux formes variées.

Cette dernière phrase, dont je m'excuse, et qui évoque La Palice, ne résume pas moins une bonne partie de l'art contemporain.

A la suite de Kandinsky, Klee, Bauer, Gris, Moholy, Nagy, et de beaucoup d'autres, Iliu ne se fait pas illusion sur la nature de son art. Il spéculer sur les pouvoirs réels de la peinture.

Ces hommes n'essayaient point de reproduire ce qui existe déjà: La nature, dont la réalité se dérobe à l'oeil nu, insaisissable à cause de sa complexité et de son mouvement, inimitable parce que d'une subtilité infinie en comparaison avec nos pinceaux pitoyables et nos toiles grossières.

Les jeux de la perspective et l'illusion de la profondeur ne les attirent guère, non plus; — le tableau demeurant pour eux un plan où leurs conceptions s'inscrivent.

D'autre part, aucun de ces peintres n'est intéressé à décrire nos sentiments ou nos idées, ou à raconter les vicissitudes de l'existence humaine.

De ces points de vue, le portrait tel que le conçoivent les Forbes et les Torrence-Newton serait le type même de la mauvaise peinture...

Il faut dire que le réalisme à la Courbet en est un de convention, et qu'il se tient à la surface des choses.

Le peintre du genre Iliu considère la fonction du tableau, sa destination, ses moyens et ses limites. Il s'en tient aux pouvoirs certains dont cet art de l'oeil. Familier avec le langage des couleurs et des surfaces, il crée des accords entre les vivants et les milieux où ils vivent. Ses compositions accentuent la circonstance, donnant des contours précis et une couleur appropriée au moment, et ajoutent un cachet de grandeur aux épisodes quotidiens de la vie.

Cet art qui évite les effets faciles, cette attitude objective, cette discrétion se rattachent sans peine à la tradition classique.

Une savante organisation, basée

sur des principes géométriques très rigoureux, présidait à la disposition des personnages mythologiques à l'intérieur du fronton du Parthénon. Un même souci du nombre et de la mesure hantait Paolo Ucello, peintre italien du XVe siècle, qu'estime Iliu. La liste serait longue et facile à dresser, de ceux que passionnèrent le symétrique, le régulier, l'énigmatique. Les chercheurs de la Règle d'Or manifestaient un tel sentiment, qui devait s'épanouir avec Cézanne, Seurat, Picasso, etc. Aujourd'hui, que nous le voulions ou non, et grâce aux efforts d'un grand nombre d'esprits admirables, un art du présent se dessine de plus en plus, malgré les conflits de divers ordres qui divisent la terre et, que ce soit en architecture avec Le Corbusier, Wright, Gropius ou Lusting, ou en d'autres domaines, avec Charles Eames, Béothy, Richard Lippold, Calder, Norman MacLaren, etc., un style fait de sobriété, d'audace et de sincérité plonge ses racines de plus en plus profondément dans notre société et développe sa ramure de plus en plus haut dans notre ciel!

Mais à ce tableau (puisqu'il nous parlons de peinture) il y a une couple d'ombres.

Ces créations ont souvent quelque chose de froid et d'impersonnel. La sensibilité fuit ces formes rigides et unies. L'âme déserte ces membres de béton et ces pans de verre. Cet art risque d'être inhumain...

D'autre part, l'individu avec toute sa richesse affective s'efface terriblement derrière ces peintures aux tons plats, aux lignes orthogonales, aux figures inconues et bizarres.

Le fossé se creuse sans cesse entre l'artiste et le public.

Les oeuvres extrêmement séduisantes de Léonard de Vinci ou les machines grandiloquentes de Veronèse gardaient du moins un contact étroit avec le peuple en lui tenant un langage où il subsistait quelque convention.

La situation est d'autant plus difficile, en notre Canada, que la tradition en art n'y existe quasiment pas. On demande à Jean-Baptiste qu'il passe, sans surveillance, des oeuvres timides et naturalistes aux graphiques déconcertantes et toujours renouvelées des artistes du compas et de l'équerre!

Certains peintres, au risque d'exciter le doute sur leur sincérité, cultivent deux genres — l'un orthodoxe, l'autre insoumis — et en usent selon la circonstance,

# A travers nos restaurants

## "Chez Son Père"

L'AUBERGE "Chez Son Père" est déjà si bien connue qu'on ose à peine en faire valoir tous les mérites auprès du vaste public qui la fréquente quotidiennement. Sans doute la métropole est-elle dotée d'une vingtaine d'excellents restaurants où la cuisine, française ou canadienne, italienne ou hongroise, ne laisse pas de séduire les étrangers. Mais le gourmet, ou du moins celui qui accorde aux plaisirs de la table la place qu'ils n'occupent pas toujours dans notre milieu, exige encore davantage. Il voudrait que le temps passé au restaurant fût agréable, que l'heure du déjeuner et celle, plus douce encore, de l'après et du dîner, fussent des étapes chaleureuses au cours de sa journée de travail. Il s'agit en somme d'un petit bonheur, fugitif et fragile, que l'on associe à la nécessité du manger et qui lui confère une dimension nouvelle. C'est ainsi que l'on met un peu d'art dans sa vie et que le goût de vivre reprend tous ses droits. Car l'estomac conditionne jusqu'à nos petites affaires métaphysiques.

Nulle obséquiosité ne vient gêner celui qui s'attable dans l'établissement. Nulle excessive courtoisie ne précède la présentation du menu où dansent les coeurs de céleri, les cuisses de grenouilles, les soupes à l'oignon et les steaks sautés. A la gamme infinie des apéros qui stimulent l'appétit, s'ajoute une atmosphère de cordialité qui autorise la détente, dans une salle simplement aménagée, à l'abri des assauts du modernisme dont on connaît bien les effets nickelés. On se re-

mèneant une transition, prévoyant le jour où tous se seront adaptés au nouveau mode d'expression.

D'autres se tiennent à cheval sur la clôture qui sépare l'académisme de l'école moderne, n'osant point brûler leurs vaisseaux...

Parmi les premiers se trouve Louis Muhlstock, parmi les seconds Jack Nichols.

Les réflexions que m'inspirent les oeuvres d'Iliu montrent bien — en dépit de peu de place que prend cette manière parmi nous — que de telles tentatives touchent en nous à des fibres hypersensibles. Nous ne saurions rester indifférents devant cette révolution où commencent de tremper nos mains...

Le vocabulaire d'Iliu est limité, mais il est manié habilement. Sa science des couleurs (où la psychologie entre en jeu) est certaine. Ses principes me paraissent élaborés. Voici un peintre qui sait où il va.

Je ne dis point que j'aime (mot insignifiant lorsqu'il s'agit de comprendre) mais que j'admire les oeuvres qu'il expose à la galerie Agnès Lefort.

Paul GLADU

trouve "Chez Son Père" comme dans une vieille auberge hospitalière, pareille à celles qu'on admire envieusement sur d'anciennes gravures françaises, joyeuses et accueillantes.

Mais il faut savoir que M. François Bouyeux, le propriétaire, n'est pas simplement le maître d'hôtel glacial ou l'homme d'affaires poli qui vous jette un sourire à la sortie. Depuis 1909, sa carrière de grand chef évoque celle d'un artiste dont la vie et les tournées sont hérissées de succès et de difficultés. Paris, Nice, Stockholm, Toronto, Montréal ont goûté les mets qu'il a conçus. Le roi Georges VI et la reine Elizabeth mère ont apprécié la haute tenue de son menu en 1939 alors qu'il était chef cuisinier à l'Hôtel Windsor. Une fois leurs repas terminés, Madame Chiang Kai-Shek et le général de Gaulle cherchaient à savoir quel pouvait bien être le génie culinaire qui avait présidé à leurs personnages, ont été son étonnante perspicacité de chef français grâce à laquelle ils avaient pu retrouver les mets de leurs pays respectifs. Pourtant, il y avait une explication: M. Bouyeux est Français.

Aujourd'hui, secondé par le flegmatique et sympathique Georges, le gérant de l'établissement (situé rue Craig, angle St-Lauré), M. Bouyeux, dirige un personnel de 20 employés dont deux chefs cuisiniers.

On trouvera "Chez Son Père" les plats qui conviennent à tous les caprices, arrosés des vins qu'on désire. Quelques spécialités retiennent l'attention: outre la soupe à l'oignon (l'une des meilleures en ville), le homard est apprécié magnifiquement, sous toutes ses formes. Les steaks, surtout quand ils sont "chaussés", c'est-à-dire accompagnés d'une sauce épicee aux champignons et herbes, possèdent une saveur sanguine qui appelle les bourgeois rouges au choix des connaisseurs. Les pâtisseries françaises couronnent le repas qui n'est pas coûteux.

"Chez Son Père" est ouvert tard dans la nuit.

M. R.

# Le Cercle du Livre

## recevra jusqu'au 15 mai les manuscrits

LES auteurs qui désirent concourir cette année au Prix du Cercle du Livre de France, doivent faire parvenir leur manuscrit au bureau du Cercle, 462 Est rue Ste-Catherine, Montréal, avant le 15 mai.

Aucun manuscrit parvenant au Cercle après cette date ne pourra être accepté pour cette année.

Douze manuscrits ont déjà été reçus au Cercle du Livre de France, et plus de 65 personnes ont demandé des renseignements sur le Prix. C'est là un chiffre tout à fait extraordinaire et qui laisse présager un nombre record de concurrents.

Rappelons que le Prix du Cercle, qui est de \$1,000, sera attribué pour la 5e fois au début de septembre, par un jury de neuf membres qui, cette année, comprendra huit personnalités canadiennes, du monde des lettres, ainsi qu'un écrivain français habitant aux Etats-Unis.

### AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME LÉONA RUPHANSZ, ménagère, de la Cité de Montréal, District de Montréal, fera application au Parlement du Canada pendant la prochaine session, ou la suivante, pour un Bill de Divorce contre son mari, LEO YEREMCHUK, journalier, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et de désertion.

Montréal, le 11 avril 1953.  
LOUIS FREEDMAN, O. C.,  
Avocat,  
20 St. James Street East,  
Suite 3,  
Montréal,  
Attorney for Applicant.  
2-0-10-23 mai 1953.

### AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que JOSEPH ANTHONY ALBERT BRITT, vendeur, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente ou prochaine session, pour obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, HAZEL ESTHER SHAW BRITT, pour cause d'adultère.

Fait à Montréal, dans la province de Québec, le quinzième jour d'avril, A.D. mil neuf cent cinquante-trois (1953).  
JOHN M. SCHLESINGER,  
Procureur du requérant,  
App. 201, Edifice Hemstley,  
400 St-Jacques-Ouest,  
Montréal, Québec.

18-26 avril - 2-0 mai 1953.

### AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que LAURA SOLOW SCHWARTZ, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, s'adressera au Parlement du Canada au cours de la présente ou prochaine session pour obtenir le divorce d'avec son époux HARRY SCHWARTZ, pour cause d'adultère.

Fait à Montréal, dans la province de Québec, le quinzième jour d'avril, A.D. mil neuf cent cinquante-trois (1953).  
JOHN M. SCHLESINGER,  
Procureur de la requérante,  
App. 201, Edifice Hemstley,  
400 St-Jacques-Ouest,  
Montréal, Québec.

25 avril - 2-0-16 mai 1953

# Une carrière de CHEF au service du Canada...



En face du danger communiste qui menace le monde, l'Armée canadienne se modernise et agrandit ses cadres.

Aussi a-t-elle besoin d'un nombre toujours plus élevé de jeunes gens éveillés qui sont disposés à servir fidèlement leur pays comme meneurs d'hommes et experts techniciens.

L'Armée forme des chefs, et elle les paie bien. Exemple: le sergent Jacques Beaudin, dont la photo apparaît ci-contre. Il est instructeur des Transmissions, au 2e bataillon du Royal 22e Régiment, à Valcartier.

Son revenu se compare avantageusement, âge pour âge, à celui de tout autre citoyen qui, avec le même degré d'instruction et les mêmes aptitudes techniques, exerce un métier dans le civil. Mais ce militaire reçoit en outre — et gratuitement — la nourriture, le logement, le vêtement, les soins médicaux et dentaires. Et il bénéficie d'un mois de congé payé par année.

Enfin, ce sous-officier pourra prendre sa retraite avec une généreuse pension à un âge où il pourra encore occuper un emploi technique bien rémunéré dans le civil.

Pour une carrière de chef bien rémunérée au service de votre pays, enrôlez-vous dans l'armée moderne du Canada.



Le sergent Jacques Beaudin, 27 ans, a gagné la Médaille Militaire pour bravoure en Corée, ce qui lui vaudra d'obtenir le Couronnement de la Reine, en juin prochain. A son retour, il épousera Mlle Rita Bertrand, de Montréal. Né sur la Côte Nord, à Clarke City, il a fait trois années d'études classiques au Nouveau-Brunswick. Il a treize frères et sœurs, et l'un de ses frères, Claude, servit cinq ans outre-mer au cours de la dernière guerre. Le sergent-instructeur Jacques Beaudin a trouvé dans l'Armée un vrai métier de chef.

ENRÔLEZ-VOUS DES AUJOURD'HUI DANS

# VOTRE ARMÉE

Depuis des années, les No. 4  
777 avenue des Arts  
Montréal P.Q.  
Depuis des années, les No. 1  
Caserne Commo  
3 rue de la Montée (2018)  
Montréal P.Q.  
Depuis des années, les No. 1  
400 St-Jacques-Ouest  
Montréal, Québec

# les lettres

## Vingt-cinquième heure ou dernières chances

La vingt-cinquième heure a-t-elle sonné pour l'homme ou lui reste-t-il quelques chances de salut? Dans le premier cas, il n'y a plus qu'à attendre au milieu des travaux, des jours et des nuits, tous également inutiles, que l'hystérie américaine ou russe libère la super-bombe qui nous anéantira en un instant. Dans le second cas, il faut sans plus tarder dénombrer ces chances et les évaluer.

C'est à cette tâche que s'est attaché le grand philosophe et sociologue britannique, Bertrand Russell, dans son récent ouvrage: *Les dernières chances de l'homme* (1). Malgré ce titre à résonance pessimiste, c'est une échappée sur l'espoir que veut nous offrir Russell. Il y parvient... jusqu'à un certain point.

Je dirai tout de suite, et tout respect gardé pour le savant qu'est Russell, qu'à certains moments de ma lecture je n'ai pu m'empêcher de sourire. Il n'y a vraiment que les pasteurs presbytériens et les mathématiciens pour afficher une telle candeur d'âme et nous proposer une petite opération du bonheur à la fin de laquelle nous n'avons plus qu'à ajouter le fameux "e qd". C'est peut-être ça l'humour. Mais ne nous méprenons pas et n'allons pas dire que ce livre n'est que la réflexion des rêveries d'un solitaire végétarien et buveur d'eau. Il y a sans doute en M. Russell un mage en marche vers une étoile brillante mais il y a aussi, ne l'oublions pas, un philosophe rompu aux rigoureuses disciplines de la logique et des sciences exactes.

Il y a surtout en Russell un homme qui, sa vie durant, a lutté pour la défense des droits de l'individu contre toutes les entreprises pour l'annuler. Et c'est ce qui me rend sympathique son dernier ouvrage même si je ne peux en accepter toutes les données et si je dois rejeter quelques-unes de ses conclusions.

Russell établit d'abord un diagnostic: "le mal du siècle", c'est la peur. Peur de l'homme en face de la nature, peur de l'homme dans ses relations avec les autres hommes, peur de l'homme aux prises avec lui-même. D'où trois ordres de conflits, conflits qu'il nous faut résoudre au plus tôt. C'est dans la diligence et l'application que nous mettrons à la résolution que se trouvent nos dernières chances. La peur est mauvaise conseillère; elle enveloppe tout, bêtes, hommes et choses, dans une vapeur de souffre qui tord, déforme les dimensions réelles et

par  
**Jean-Pierre HOULE**

leur donne des proportions qu'elles n'ont pas. La peur conduit à la violence: on frappe, on brise, on détruit, on tue dans un vain effort pour effacer l'objet, la cause, l'image de sa peur. L'effort premier doit tendre à supprimer cette peur. Certes l'homme a de sérieuses raisons de craindre: la bombe atomique n'est pas un joujou que l'on peut retourner en tous sens; la possibilité d'une mise à feu et à sang de la terre n'est pas une vue de l'esprit; le déchirement intérieur de l'homme n'est pas un sujet pour concours de jeux floraux. Mais la crainte n'efface ni n'éloigne le danger, elle ne fait que nous rendre impuissants ou nous précipite vers les solutions désespérées.

Il est donc nécessaire que l'homme du vingtième siècle, parvenu à un degré de civilisation technique incroyable et qui normalement devrait le libérer de certaines servitudes et l'inoculer à jamais contre certains tabous, réaffirme sa maîtrise sur la nature tout en ayant l'humilité de croire qu'au moindre re-

lâchement elle peut se tourner contre lui. Il est donc nécessaire que citoyens et législateurs cessent de penser en termes de prestige national, qu'ils lavent leurs tripes et leur cerveau de ce poison du nationalisme pour se mettre en bonne foi dans la tête et dans le cœur l'idée et le sentiment que l'humanité est une et que seule est acceptable la diversité des cultures. Il est donc nécessaire que l'homme emploie ses techniques de production à une plus équitable répartition des biens car au fond de l'Afrique et de l'Asie on sait maintenant que la pauvreté et la misère ne sont pas des lois mais qu'elles sont inutiles et injustifiées. Il est donc nécessaire enfin que l'homme réapprenne le respect de lui-même en n'utilisant plus le langage pour trahir sa pensée.

Ce n'est pas là un résumé de l'ouvrage de Russell, qui contient bien d'autres choses, mais c'en est peut-être ce que j'appellerais la partie positive, constructive de son œuvre. Je ne sais si j'ai eu tort de sourire aux quelques recettes de bonheur que le livre contient, je vous laisse juges.

Avant de terminer, toutefois, la simple honnêteté exige que j'ajoute ceci: le livre de Russell dans ses données essentielles et dans ses principales conclusions n'est pas recevable par un chrétien et à plus forte raison par un chrétien qui appartient à l'orthodoxie catholique. M. Russell prend pour acquis que Dieu est bel et bien mort et que le péché originel est une sombre histoire qui a faussé toute la pensée occidentale. Faut-il rejeter le livre? Je ne suis pas directeur de conscience et me contente de dire en me rappelant que la vérité a bien des voies: voici un livre qui oblige à la réflexion.

(1) Editions Pierre Horay (Flora), Paris.

Il n'y a qu'un bonheur: le devoir; qu'une consolation: le travail; qu'une jouissance: le beau. —L'indulgence est la vertu de ceux qui ont beaucoup souffert ou longtemps vécu.

La publication, en édition courante, de l'*Oeuvre poétique* de Saint-John-Perse (1) fera beaucoup pour la diffusion d'une des plus hautes voix poétiques d'aujourd'hui, encore très mal connue en dehors des milieux littéraires. Dans le premier volume, on trouvera rassemblés *Eloges, La Gloire des Rois, Anabase, Exil et Vents*. *Anabase*, de très loin, ce que Saint-John-Perse a écrit de plus beau, dans ce registre étrange qui est le sien, à la fois obscur et rutilant, précieux et éloquent (au meilleur sens du mot).

On a très justement écrit que l'influence de l'Orient — un Orient découvert dans Ségélan et Claudel — avait été déterminante sur la poésie de Saint-John-Perse; je crois que les souvenirs bibliques de l'auteur l'inspirent non moins autant et qu'il a, en outre, une tendresse tout instinctive pour les époques où le langage possédait encore cette fonction magique, sacrée, qu'il a perdue en notre Occident utilitaire. On pense en lisant Saint-John-Perse, à la fois aux poètes et aux bardes, à la fois aux Soutates et aux Sagas; chaque poème est une sorte de célébration emphatique et raffinée tout ensemble, si belle et si fastueuse qu'on en oublie l'objet. Dans le "Saint-John-Perse" qu'il vient de publier Alain Bosquet dit excellemment l'importance de cette œuvre qui est loin d'avoir atteint le sommet de sa courbe (2).

Le "Paul Valéry" de Jean Soulaïrol (3) n'est pas moins remarquable. C'est un travail très complet sur le poète, le penseur et le dramaturge Valéry. Pour l'essayiste, "La Jeune Parque" est le sommet valéryen.

## Une once de création vaut mieux que des pages de critique intelligente

Robert Elie

Devant Robert Elie on éprouve, malgré toute la confiance qu'il inspire, une espèce de vertige. Et l'on retarde le moment difficile de reproduire ses propos. Peut-être serait-il préférable que toute cette conversation restât secrète, qu'elle ne fût jamais révélée dans un journal. Car — il fallait bien finir par le confesser — les interviews comportent une telle part d'injustice qu'on éprouve, une fois le canard publié, l'irrésistible envie de s'excuser auprès de ceux que l'on présente au public. On devine assez bien qu'il est difficile de saisir les hommes dans un moment de vie, de dépasser les apparences, d'appréhender, au delà des impressions, la réalité humaine que l'on cherche à surprendre, d'accorder à leurs déclarations la portée exacte suivant le contexte au journaliste de "figer" les êtres, de les fixer sur un bout de papier alors qu'il faudrait traduire le dynamisme de leur travail, l'âme de leur personnalité qui se prolonge bien au delà des paroles et des impressions, comme dans les films réalistes de De Sica...

Mais le journaliste se fourvoie constamment. Le plongeon dans le quotidien oblitère ses meilleurs efforts de lucidité. Tous ceux qui honorent notre journal en consentant au supplice le savent bien, eux dont la profession consiste précisément à saisir la vie, la vie qu'ils pourchassent, la vie qui leur échappe. Ils sont bien placés pour nous comprendre.

C'est d'abord l'immobilité du visage et la froide empreinte de l'intelligence qui glacent le visiteur. Nous sommes en présence d'une "aristocratie" de l'esprit. Un demi-sourire illumine bientôt le masque ascétique, tout orienté vers l'esprit.

Robert Elie a choisi l'intelligence et toutes ses voix rigoureuses. Qu'on relise "La Fin des Songes", et même ses articles dans "L'Autorité" pour apercevoir les conséquences de ce choix et mesurer l'envergure de la pensée qui est celle d'un homme cultivé. Aux yeux d'une critique avertie, son roman (Prix David) est encore le meilleur qu'on ait publié au Canada français. Et le public attend son deuxième qui paraîtra peut-être à la fin de l'automne prochain.

On cherchera d'abord à connaître sa conception du roman: —Le roman qui m'intéresse avant tout est celui qui est pleinement engagé; celui qui consti-

tue un témoignage. Le roman est d'abord une recherche de l'homme, une recherche menée à travers tout ce qu'il a vécu. Je songe à Dostoïevsky. Une recherche qui aboutit à une réponse. Ce sera la réponse à sa vie, une réponse à l'absolu que l'on sollicite. C'est ainsi, du reste, que l'art partant des contingences, parvient à la métaphysique.

—Que penser de contingences qui s'identifieraient à des éléments sordides ou repoussants?

—Le sens général d'une œuvre transforme les éléments qui la composent. L'auteur parvient

doit s'orienter notre littérature romanesque en préoccupe plusieurs...

—Il faut parler de tout, c'est-à-dire livrer notre expérience personnelle. Il faut aussi s'affranchir de notre moralisme qui entrave la création.

—Mais la critique n'a-t-elle pas pour mission d'indiquer les moyens susceptibles de stimuler la création. La critique n'est-elle pas, sous ce rapport, plus avancée que les créateurs?

—Non, décidément pas. Il faudrait que la critique fût plus attentive afin de déceler dans une œuvre, si médiocre soit-

—C'est dommage pour Sainte-Beuve...

—Qu'on m'entende bien. J'admire beaucoup Ste-Beuve. Il s'agit seulement d'illustrer une comparaison. Cette critique volumineuse et intelligente n'est pas une nécessité, tandis que la création s'intègre dans la vie, dans le temps. J'accorde donc la primauté à l'acte créateur.

—Si l'on appliquait ces réflexions à notre milieu, quelles seraient vos conclusions?

—J'estime, quoi qu'on en dise, que dans notre milieu, l'accent est beaucoup trop porté sur la critique, et pas assez sur la création. Nous sommes trop moralistes. Nous oublions de vivre. Il est l'heure de vivre et de créer. Pour ce, il faudrait repenser toute la formule de l'enseignement, permettre aux jeunes de s'engager dans l'acte de création sans entraver leur inspiration en imposant d'innombrables règles et cadres étroits qui, en fin de compte, abolissent la création véritable. La correction devrait s'effectuer une fois la création réalisée, pas avant, ni pendant.

—Croyez-vous néanmoins que certains efforts aient été tentés en ce sens?

—Oui, assurément. Il y a ici des accents qui constituent d'irréfutables affirmations de nous-mêmes. On peut au moins prévoir que tout cela va continuer, tant en peinture qu'en littérature. Il incombe à la critique de ne pas omettre une seule de ces affirmations, de se montrer extrêmement vigilante. Car il suffirait que ces accents soient accueillis pour qu'ils se multiplient. On trouve dans notre milieu comme ailleurs la même proportion d'imbéciles et de gens intelligents.

—Que pensez-vous du rôle social de l'écrivain, de la place qui lui revient dans la société?

—Je pense que notre pays est en retard sur d'autres quant à la valeur qu'il accorde à l'art lui-même. Il y a bien le Rapport Massey qui reconnaît l'existence de l'art et des écrivains. Mais il y a beaucoup à faire. Qu'on permette à l'écrivain de travailler à sa guise, qu'on ne lui demande pas de se prononcer avant d'avoir seulement amorcé son œuvre. Qu'on attende un peu. Qu'on l'autorise à penser sans attendre nécessairement des résultats tangibles dès la semaine suivante comme s'il s'agissait d'un technicien. Le Rapport Massey est écrit. Il ne reste plus qu'à le faire passer dans la vie du pays...

Michel ROY



à dominer les éléments qu'il utilise. Il doit se placer au-dessus de ces éléments. On ne peut cependant pas rejeter l'angoisse ou le tourment qui président à l'élaboration d'une œuvre. On ne peut accepter la beauté de Baudelaire sans consentir à son tourment. De la même manière, Van Gogh est arrivé à maîtriser son désespoir par sa peinture qui en constitue l'expression la plus pure. Au delà de l'angoisse, on découvre l'harmonie, l'unité, et même la joie.

—Quels sont alors les buts que poursuit l'auteur ou l'artiste?

—L'œuvre est une recherche de communion avec les autres. Le lecteur et l'auteur sont complices: ils regardent les personnages s'agiter, seuls et tourmentés.

—Au Canada français, la question de savoir dans quel sens

elle, des éléments de création, fussent-ils rares et minces. C'est ainsi que l'auteur se découvre. Je crois que les accents authentiques de St-Denis-Garneau et d'Anne Hébert dépassent infiniment la critique soi-disant plus avancée. Leurs vers déclassent toute critique.

—A vous entendre, on croirait que vous êtes hostile à toute critique!

—Non. Mais je crois qu'une once de création, une once de "lumière" dans une œuvre, vaut des pages et des pages de critique, même intelligente. Vingt volumes de Ste-Beuve ne peuvent se comparer à un sonnet de Baudelaire parce que ce sonnet est unique dans le temps, une phrase dans l'histoire, ou plus précisément, ce que Claudel appelle "une syllabe de l'histoire".

## Le rayon des poètes et des conteurs

Je pencherais plutôt pour "Le Cimetière marin". C'est affaire de goût.

Je chicanerai par contre Alexandre Arnoux qui, dans ses "Études et Caprices" (4), au chapitre "Tristan Corbière", dit que l'auteur des "Amours Jaunes" fait songer à Verlaine. Ne serait-il pas plus juste de dire que Verlaine fait parfois songer à Corbière? Ces "Études et Caprices" sont, par ailleurs, de très savoureuses variations, divagations et fugues sur des sujets chers à l'auteur: Villon, Giraudoux, Musset, la peinture et le printemps. Je lui dois d'apprendre qu'il y a, à Paris, beaucoup de cornouillers et cette précision végétale m'enchantait, qui me remet en mémoire "Le Calendrier de Flore" dans lequel Alexandre Arnoux parlait de la nature comme on ne sait plus en parler.

Je veux signaler, pour finir, un recueil de chroniques de Léon-Paul Fargue: "Diners de lune" (5) qui est nettement inférieur à ses "Déjeuners de soleil". Est-ce là le dernier livre posthume de ce grand poète trop tôt converti aux nécessités de la prose? Il ne sert pas sa mémoire, si l'on excepte quelques fusées vives et fougueses, où se reconnaît d'ailleurs le grand métier plutôt que le génie.

Jean ROUSSELOT

Les "Contes de l'Absurde"

Entre "Le Pont de la Rivière Kkaï", qui lui valut le Prix Ste-Beuve, et le roman auquel il travaille actuellement, Pierre Bouille nous offre un bouquet de nouvelles, ou plutôt de contes, puis-que cet écrivain, qui sait parfaitement la valeur des mots qu'il emploie (science assez inégalement partagée aujourd'hui) a choisi ce terme. Ce sont en effet des "contes" au sens où Voltaire l'entendait, et La Fontaine aussi: "Le conte fait passer le précepte avec lui..."

Mais qu'eussent pensé Voltaire et La Fontaine des contes de Pierre Bouille, et des "préceptes" qu'il y ensevelit malicieusement sous une affabulation qu'il emprunte aux moeurs et aux inventions contemporaines? Rien du tout, car ils ne les eussent pas entendus. Pour bien apprécier le sombre humour du premier de ces récits, "L'Hallucination", il convient de connaître certains aspects farouches de la dernière guerre mondiale. "Une nuit interminable" requiert d'avoir lu Wells et d'avoir quelque vague notion de ce qu'est le noyau de l'atome. Le titre du troisième récit, "Le poids d'un sonnet", suggère un peu plus de classicisme. Las! On s'y heurte au pythéanthropisme. Dès les premières lignes de "Le règne des sages", nous apprenons que le monde étant enfin gouverné par la

sagesse, ne comporte plus que deux groupements humains, deux peuples, deux écoles: l'école "copulculaire" ou "électroniste" et l'école "onduliste". N'insistons pas! Le dernier "Conte de l'Absurde", enfin, s'intitule "Le parfait robot". N'insistons pas davantage.

Les récits de Pierre Bouille sont donc bien faits pour nous, gens du XXème siècle orgueilleux de ses découvertes et de ses doctrines.

Mais faut-il donc, au vu du titre du recueil, penser que pour Pierre Bouille le siècle et l'orgueil, sont absurdes? Il ne nous le dit pas: c'est à nous de conclure. Un bourreau, chargé officiellement d'un "Service" destiné à obtenir des aveux par la torture à un affreux cauchemar: il rêve de Dante, puis se réveille soulagé, et retourne, serein, à ses sinistres occupations. Un savant évadé d'une époque infiniment ancienne, voyageant à travers le temps, atterrit à la terrasse d'un café de Montparnasse et entraîne un innocent libraire dans le cycle éternellement recommencé d'une invraisemblable aventure. Un chercheur opiniâtre reconstitue lettre à lettre et mot à mot un sonnet naguère inscrit sur une feuille de papier totalement consumée par le feu, grâce au poids de l'encre qui traça chaque signe. Les Sages qui gou-

vernent le monde entreprennent d'améliorer le climat terrestre, mais une fâcheuse coïncidence fait qu'ils transportent les glaces des Pôles à l'Equateur, et les ardeurs équatoriales aux Pôles. L'humanité, la flore, la faune de ces régions disparaissent dans l'aventure. Enfin, l'homme arrive à construire de si parfaits robots que ceux-ci acquièrent les seules facultés humaines qui leur manquent encore: ils se trompent, ils divaguent.

Tout ceci est narré avec le sérieux et la rigueur que Pierre Bouille avait déjà mis au service de "William Conrad", son premier roman, ou du "Pont de la rivière Kwaï". On peut trouver, dans "Le poids d'un sonnet", par exemple, ou même dans "Une nuit interminable", un divertissement, au sens étymologique du mot: une distraction, un moyen d'oublier soucis quotidiens et préoccupations matérielles. Mais il ne faut pas s'y fier complètement. Ces contes, avec l'histoire du "parfait robot", venaient à peine de paraître que la presse annonçait un nouveau succès de l'électronique française: la création — la "naissance" de "Calliope", robot qui compose des poèmes et dessine des cartons de tapisserie. Et n'a-t-on pas parlé dans le même temps d'un autre robot qui se reproduit et donne le jour à un robot semblable à lui-même.

Libre au lecteur de trouver, dans la fantaisie qui inspire les "Contes de l'Absurde", un avertissement...

Huguette GODIN

- 1) Gallimard, éd., Paris.
- 2) Ed. Pierre Seghers, Paris.
- 3) Ed. de la Colombe.
- 4) Ed. Albin Michel, Paris.
- 5) Gallimard, éd., Paris.

## Aragon, poète

LOUIS ARAGON est probablement né sain d'esprit. Tout autorise à croire qu'il devient un débile mental. Et c'est dommage, pour deux raisons tout au moins. La première, c'est qu'il est poète; la deuxième, c'est que son comportement confirmera bien des gens dans la déplorable opinion que les poètes sont nécessairement fous, tôt ou tard.

On n'apprendra à aucun lecteur de "L'Autorité" qu'Aragon, ayant perdu la direction d'un quotidien de Paris, est devenu directeur d'un hebdomadaire fondé par Jacques Decour et Jean Paulhan, puis fondé uniquement par Decour quand l'équipe des "Lettres françaises" se rendit compte que Paulhan n'était décidément pas communiste.

Vous n'y comprenez rien? Voici.

Les "Lettres françaises" (qu'on dit) affichèrent pendant quelques années les noms de leurs fondateurs sous leur titre de première page; tout à coup, on découvrit que Paulhan n'était plus l'un d'eux. Comme on découvrait, si l'Amérique devenait communiste, que ce continent ne saurait avoir été découvert (quatre verbes de suite!) par un serviteur de l'Espagne (car M. — pardon, le général — Franco est un Espagnol, et anticommuniste).

Or, aux "Lettres françaises", un certain Picasso (que l'on dit d'origine espagnole, lui aussi) a donné un portrait du défunt Joseph Staline que l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris et quelques chefs communistes français n'ont pas aimé. Et le zélé M. Aragon d'ajouter dans "son" journal, à leurs protestations, une confession ou, si l'on préfère, une auto-critique.

Mais on n'est jamais sûr de rien dans les dictatures ni dans les partis totalitaires.

M. Aragon voudrait bien rester ce qu'il s'est consacré lui-même, personnellement, en écrivant que Valéry et quelques autres poète (reaux) de même envergure ne méritaient pas d'être lus.

Alors, il a célébré en vers (!) le retour de Maurice Thorez en France, au cas où les médecins russes qui le soignaient depuis deux ans ne seraient pas eux aussi des assassins. Car, dans ce cas, Maurice Thorez restera chef du parti communiste français.

Et voici un échantillon du poème d'Aragon:

"Jamais nous ne ferons la guerre à cette aurore  
Nous saurons museler l'atome et le canon

Il revient Les vélos sur le chemin des villes  
Se parlent rapprochant leur nickel ébloui  
Tu l'entends batelier Il revient Quel Comment Il  
Revient Je te le dis dockeur Il revient oui  
Il revient Le wattman arrête la motrice  
Camarade tu dis qu'il revient tu dis bien  
Et l'employé du gaz interroge Maurice  
Reviendrait Mais comprends on te dit qu'il revient"

On ne peut tout citer. Il y a les droits d'auteur, une convention internationale, et peu d'espace. Voici, tout de même le dernier vers:

"Il revient Il revient Il vient Il va venir".

Si Maurice Thorez n'est pas content, après cela! Et finis Racine et Valéry, Villon et Fargue, Apollinaire et St. John Perse.

Et Déroulède.

Welle CHEVALIER

## spectacles

Le théâtre au cabaret

## Devant les boîtes vides

ON dit que les boîtes de nuit ne font pas fortune en ce moment. On le dit et on le voit bien, dès qu'on s'y aventure. Trop souvent les garçons sont aussi nombreux que les clients. Et il en coûte une petite fortune pour tenir ouvertes les portes d'une boîte de nuit. Le permis lui-même est une sorte de récompense politique, bien sûr, mais le propriétaire garde des obligations impérieuses et constantes envers la caisse électorale. Les artistes exigent de gros cachets (ils n'ont pas tort, car c'est un métier de chien); il faut aussi payer un ou deux orchestres, parfois une "ligne" de danseuses, ou plus exactement de jeunes filles au sourire hébété qui viennent "marcher" plus ou moins rapidement devant les spectateurs, autant que possible au rythme d'une musique... Tout cela coûte cher.

Il est arrivé, la semaine dernière, que deux journalistes ont eu la même idée. Si la désolation règne dans les boîtes de nuit, pourquoi ne pas transformer l'une d'elles en petit théâtre de comédie? Montréal en a besoin de ce petit théâtre, pour lequel il existe un vaste et amusant répertoire, tout aussi propre à attirer le public que tel ventriologue ou tel faux danseur espagnol.

Londres, New-York et Paris

possèdent plusieurs de ces petits théâtres où souvent de grandes vedettes ne refusent pas de se produire. Il y a, à Montréal, assez de bons comédiens et de bonnes comédiennes pour assurer la vie normale d'une entreprise de ce genre.

Autre avantage. D'ordinaire, les boîtes de nuit sont bien situées, puisque c'est une condition essentielle de ce commerce; on en

## Eloi de Grandmont

trouve dans des quartiers où il serait aujourd'hui absolument impossible d'élever des théâtres. De plus, dans certains cas, les modifications d'aménagement ne seraient pas très considérables. Un petit plateau peut convenir parfaitement à certain répertoire. Il faut une scène pour jouer *Tartuffe* ou *Le Songe d'une nuit d'été* et une autre pour les comédies de Noël Coward, André Roussin et Hugh Herbert. Quant à la salle, il suffit qu'elle soit propre et accueillante, avec des fauteuils confortables, que la vue et l'acoustique soient impeccables.

Se trouvera-t-il un homme capable de faire cette transforma-

tion miraculeuse? Probablement. Car le théâtre connaît en ce moment un regain de faveur populaire. Il suffit sans doute de laisser passer la première frénésie causée par l'arrivée de la télévision et l'extraordinaire course aux places qui en résulte. C'est au point où l'on ne rencontre personne (gens de métier) qui ne soit dans la plus exquise adoration pour tout ce qui se fait à notre télévision. J'en suis personnellement ravi.

Oui, le théâtre qui est le fruit d'un travail sérieux, le théâtre professionnel, le théâtre qui ne se moque pas du public va recevoir de plus en plus l'appui des amateurs. Il suffit maintenant d'organiser pratiquement le théâtre, de lui donner des murs et un toit.

Transformer un cabaret en théâtre de comédie est peut-être le moyen le plus simple qui s'offre à l'heure présente de faire avancer notre art dramatique. Car, avec un instrument qui n'aurait pas de charges trop lourdes, les auteurs canadiens auraient plus de chance d'être joués (ici, ma première pensée va naturellement à mon camarade Yves Thériault).

Enfin, il y a, dit-on, quelques boîtes de trop à Montréal, sans parler des trous; elles se partagent une clientèle qui en ferait vivre quelques-uns convenablement. Comme elles se ressemblent comme des soeurs, le remède est dans une nouvelle formule de spectacle, peut-être dans celle que nous proposons.

Il n'y a rien qui dépare plus un livre que les coins de page pliés, et ce n'est point obligatoire. Il est facile de faire un signet propre et peu coûteux, en coupant le coin d'une enveloppe usagée. Vous la garderez aux premières pages du livre, et quand vous voudrez marquer la page, vous ajusterez ce coin d'enveloppe au coin de la page du livre.

C'EST en 1877 que le poète et savant français Charles Cros a défini les principes de l'enregistrement et de la reproduction des sons et que l'Américain Edison a fait pour la première fois parler une machine. C'est en 1878 que cette machine a été soumise — sans succès d'ailleurs — à l'appréciation et à l'approbation de la plus haute autorité scientifique de l'époque: l'Académie des Sciences de Paris.

Avant Charles Cros, les travaux des physiciens avaient seulement abouti à l'enregistrement graphique des vibrations sonores et personne ne s'était inquiété de reconstituer ces vibrations à partir des trois tracés obtenus.

Sans doute fallait-il la jonction dans un même cerveau de l'imagination poétique et de la logique scientifique pour que naisse l'idée de la réversibilité des phénomènes de l'enregistrement et de la reproduction des sons.

Cette idée, le dessinateur Forain atteste que Charles Cros lui en avait fait part dès 1874. Cependant, ce n'est que trois ans plus tard qu'il rédigea une description extrêmement précise de ce qu'il appelait le "paléophone" (la voix du passé) et qui n'était autre chose que le phonographe tel que nous le connaissons aujourd'hui. Virtuellement, la machine parlante était née.

Mais, entre décrire et construire, il y a plus qu'une différence de mots. Charles Cros était pauvre. Il avait été incapable de réunir les cinquante francs nécessaires au brevet de son invention. A fortiori fut-il dans l'impossibilité de fournir les deux ou trois mille francs — somme énorme pour l'époque — que Bréguet lui demandait pour entreprendre une construction.

On croit que, faute de mieux, Charles Cros bricola un objet à base de vieilles boîtes de cigares et de bouts de ficelle, où aurait été enregistré et reproduit un mot, un seul, qui a sa place dans l'histoire militaire plutôt que dans l'histoire phonographique. Mais le fait n'est pas certain. Et, dans le doute, on a opté pour la pudeur. Officiellement, il est con-

Télévision  
L'américanisme dans le canal!

par Jean Lagare

J'AI vu récemment une production américaine reproduite par kinéscope sur le canal de Montréal. La chose ne m'a pas emballé, loin de là! Il y a toutes sortes de raisons à ce peu d'enthousiasme: Tout d'abord le kinéscope de ce théâtre du "Studio One" qui avait pour titre "La Fureur du Diable", était affreusement mauvais. L'image devenait parfois si sombre qu'elle ne laissait plus apparaître qu'un grouillement de lignes incompréhensibles, des traits lumineux et éblouissants, bref un véritable cauchemar pour l'œil. Quand l'image s'appliquait à devenir plus nette, elle n'en était pas pour cela moins hideuse. Le mot n'est pas trop fort, mais voir le visage d'une actrice (son nom m'échappe et je m'en excuse) qui semblait fort jolie, défigurée à ce point, ne peut que provoquer la grimace. Voilà pour la partie technique, sans parler d'erreurs de prises de vues et de mauvais gros plans. L'interprétation était, elle aussi, quelconque et la mise en scène d'une lenteur exaspérante. L'histoire policière à la manière d'épouvante du Grand-Guignol aurait pu peut-être donner le grand frisson, mais elle n'a réussi qu'à me faire rire et mes amis avec. Voir un homme prendre des femmes dans un grenier après les avoir droguées et courtisées ne présente vraiment pas un grand intérêt, pas plus que le transport de ces mêmes femmes sur le dos de l'assassin à travers un long escalier et la savante préparation de la potence tandis que, sur le plancher, la victime pousse des râles préparatoires à la mort.

L'américain "Foreign Intrigue", également hebdomadaire, ne m'a pas mis non plus en appétit. On retrouve là toute la gamme classique des films de gangsters: femme à la vamp, revolvers pointés et yeux féroces, poursuites en automobile, pièce enfumée où quelques individus louches discutent le coup autour d'une table et se concertent pour le prochain hold-up! Triomphe final d'une femme détective, ce qui rend l'affaire plus sentimentale pour les amateurs de larmes de crocodile. "Café des Artistes", est un spectacle de variétés qui plat. Sa formule pourrait être plus dyna-

mique, car le genre demande beaucoup de pétulance. Les liaisons entre les différents numéros exhibés manquent de spirituel mordant. Il serait heureux que le dialogue de transition soit, ou plus accrocheur dans un sens vraiment spirituel, ou plus sentimental et poétique quand la vedette invitée s'y prête. Pourquoi ne pas développer des idées d'évasion et de rêves par une ambiance adéquate? Je sais que le champ des variétés est immense, sans doute ma conception d'un tel programme ne rejoint pas celle de Pierre Pétel et la mienne ferait peut-être fiasco... En tout cas, Pierre Pétel se donne beaucoup de mal. Il a le mérite de se renouveler et d'avoir accroché un public. Il possède la psychologie de ce public et ce public se divertit fort allègrement, je l'ai maintes fois remarqué: Il a atteint le but essentiel, bravo!

Jean-Yves Bigras s'est délibérément lancé dans le théâtre de boulevard. Place aux dialogues faciles, aux jeux de mots, aux gags! C'est un point de vue, il faut de temps à autre laisser la parole à ce genre qui a toujours fait recette sur toutes les scènes du monde, et dont le succès est assuré d'avance. "Les Zonderling" qu'il nous propose pour le vendredi 8 mai à 9 heures 30 est une pièce loufoque de Robert Merle. Cet Algérois lauréat du prix Goncourt 1949 avec "Week-End à Zuydcoote" est vraiment un auteur de mauvaise classe. Son Goncourt obtenu par le truchement de son éditeur Gallimard nous avait déjà prouvé sa médiocrité. Tout le monde sait que Gallimard a lancé ce livre pornographique pour la seule question financière. De telles références n'établissent pas un auteur, elles le démolissent. "Les Zonderling" n'ont pas plus de valeur que le reste. Pourquoi donc aller chercher une telle pièce? alors que le théâtre, même de moyen cru, regorge de choses charmantes, spirituelles, dans le vrai sens du mot, divertissantes au possible et éducatives à la fois.

Nous retrouverons dans ce "boulevard" F. Rozet, H. Norbert, J. Sutto, M. Mercure, J. Duceppe. Découpage du texte Louis Pelland. Décors de Jacques Pell.

## Chronique des disques

## Le 75e anniversaire du phonographe

venu que les timides mais victorieux balbutiements de la machine parlante naissante ne furent pas empruntés au répertoire des armées en déroute mais aux naïfs couplets de "Mary had a little lamb".

Car c'est en chantant cette chanson que le phonographe a fait son entrée dans le monde.

Cela se passait dans le laboratoire d'Edison, à Menlo Park, U.S.A., un soir de l'automne 1877.

Quelques mois auparavant, en s'amusant à parler dans son chapeau haut de forme et en sentant vibrer celle de ses mains qui en tenait le fond, Edison avait fortuitement expérimenté le rôle des membranes vibratiles en tant qu'éléments de transmission des ondes sonores. Un autre jour, un dérèglement de son répertoire télégraphique lui avait révélé que le frotement d'une aiguille sur les indentations d'un disque métallique — fût-il marqué des seuls signes de l'alphabet morse — produisait des sons.

Le hasard propose et le génie inventif dispose. Ayant ruminé et approché ces deux constatations, Edison, le 12 août 1877, remit à son assistant John Kruesi le plan d'une étrange machine à cylindre et à manivelle, sans autre indication que cet ordre laconique: — Kruesi, faites ceci.

L'assistant se mit au travail, se demandant à quoi la machine pourrait bien servir... A cette époque, Edison était plongé dans des recherches sur l'électricité. Or, l'appareil qu'il lui avait commandé ne comportait ni fils, ni bobines, ni manettes, alors?

— Alors, dit Edison quand la machine fut construite, elle va parler!

Kruesi et un autre employé de la maison, témoin de la scène, le bibliothécaire Billy Carman, se

## MUSIQUE

## Les arrangements musicaux sont-ils recommandables?

par Paul Roussel

QUEL instrumentiste aurait de bonnes raisons d'en vouloir à Mozart? Le violoncelliste. Bach lui a légué six suites sans accompagnement. Beethoven cinq Sonates avec piano, Brahms deux Sonates avec piano. Mozart ne lui a rien laissé.

Comment se fait-il que Mozart, qu'ont tenté toutes sortes de combinaisons instrumentales, n'ait pas composé lui aussi sa petite sonate pour violoncelle? C'est peut-être parce qu'il jugeait la sonorité du violoncelle impossible à marier à celle du piano. On ne parle pas assez de l'instrumentation de Mozart parce qu'elle est logique, naturelle et discrète. Certes, dans ses quatuors et ses quintettes à cordes, Mozart confie de belles phrases au noble violoncelle, ainsi cette phrase initiale du premier mouvement angoissant du Quintette en Ré majeur, K. 593. Mais au récital, le violoncelliste qui joue du Mozart seul avec un pianiste n'en joue pas d'original. Ce qui nous mène au problème des arrangements.

Les duos et les quatuors de pianos n'auraient-ils pas de bonnes raisons d'en vouloir non seulement à Mozart mais à la plupart des compositeurs? Ils auraient la vie courte s'ils devaient, pour subsister jusqu'à la saison prochaine, s'en remettre au répertoire original pour ces combinaisons. Pour deux pianos, passe encore. Il y a une Sonate, un Concerto, une Fugue de Mozart, une Sonate (convertie plus tard en Quintette) et les "Variations sur un thème de Haydn" de Brahms, des suites de Rachmaninoff, Milhaud, Poulenc, etc. Mais pour quatre pianos... A peine un Concerto de Bach et une transcription par Stravinsky lui-même de son ballet "Petrouska". C'est tout.

On part donc du mauvais pied

ses membres, qui, lui, ne l'était pas. M. du Moncel, proposa de répéter l'expérience personnellement et aux yeux de tous. Hélas! le bien intentionné M. du Moncel était encore peu familiarisé avec le phonographe. Il enregistra trop loin du cornet acoustique et cette fois l'appareil ne parla ni français ni aucune autre langue...

— C'est une mystification! s'écria un certain M. Bouillaud. Une vulgaire et indigne farce de ventriologue!

Et la très grande majorité de l'Académie se rangea à cet avis...

Evidemment, cette première démonstration n'était pas très fameuse. Mais l'attribuer à un ventriologue était nettement insensé! Il n'empêche que c'est donc l'opinion qui prévaut, et Edison, découragé, abandonna le phonographe.

"Je doute, devait-il écrire dans l'"Electrical World", qu'il me soit jamais donné de voir un phonographe prêt à reproduire tous les discours d'une manière intelligible. Aussi ai-je cru préférable, laissant aux générations futures le soin de perfectionner le phonographe, de m'occuper plutôt de la lumière électrique."

En fait, il revint lui-même à l'enregistrement sonore quelque dix ans plus tard. Entre temps, deux autres chercheurs, Summer Tainter et Graham Bell, avaient eu l'idée d'entourer le cylindre d'entraînement du phonographe d'un manchon de cire; du coup, se trouvaient éliminées toutes les faiblesses propres au papier d'éclair: le phonographe était viable.

Il fit de nouveaux débuts à Paris, en 1889, à l'occasion de l'Exposition, et, cette fois, ce fut le triomphe, tant auprès des visionneurs du stand Edison que des membres de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Sciences où il ne fut pas du tout question de ventriologue.

Quant à la suite, on la connaît. Et l'utilisation de l'enregistrement sonore dans tous les domaines est devenue tellement banale que ce sont plutôt les ventriologues, désormais, qu'on serait tenté de soupçonner d'emprunter leur seconde voix à un disque!

Jean THEVENOT

dans le répertoire pour quatre pianos. Il est vrai que le critique doit entrer dans une salle de concert les oreilles neuves et le cœur pur. Il fut malaisé de faire cela, le 12 avril dernier, au concert du First Piano Quartet, au Her Majesty's. Les pianistes qui composent cet ensemble inusité sont quatre virtuoses. Depuis quelques années, ils ont acquis une coordination extraordinaire, saisissante. Rien de plus "excitant", comme disent les Anglais, que l'audition simultanée de ces quatre pianos, mais aussi rien de moins sûr.

Car il faut tout arranger pour quatre pianos, cela va de soi. Ces messieurs du First Piano Quartet perdent par l'arrangement le mérite de leur jeu. Des chorals de Bach se transposent relativement bien. A cause de ses multiples voix exigeant d'être entendues à la fois, la musique polyphonique s'accommode de quatre pianos. Elle s'accommoderait de six pianos si l'idée d'en réunir six venait à six pianistes en quête de sensations. Je ne vois aucune raison pour jouer à quatre pianos deux mouvements de la Sonate "Quasi una fantasia" opus 27 de Beethoven, dite la Sonate à la Lune. C'est insensé. Musique composée pour un seul pianiste, il deviendra nécessaire d'ajouter à la partition pour donner à faire à trente autres doigts. Les ornements, gammes chromatiques dont le First Piano Quartet charge illicitement cette partition (Chopin subit le même sort) parlent mal en leur faveur artistique. Il y a trop d'artistes, aujourd'hui, pour qu'on se confonde d'admiration devant ceux qui se rendent coupables de tels écarts.

Autre erreur impardonnable du First Piano Quartet: avoir attribué à Mozart un pseudo air varié sur "Ah! vous dirais-je maman" où il était impossible de reconnaître les fameuses variations de Mozart pour piano seul.

Les duos de pianistes ont la part la plus belle. Les célèbres Whittmore et Lowe, entendus au Loyola lundi le 20 avril, jouèrent des oeuvres originales pour deux pianos, telles ces "Variations sur un thème de Haydn" de Brahms (il paraît qu'il s'agit de Michel et non Josef comme on le crut si longtemps) mieux connues dans leur version orchestrale, une pièce intitulée "Larmes" d'une suite de Rachmaninoff. Ils enlevèrent d'une manière transcendante le poème chorégraphique "La Valse" de Ravel. Mais ne doit-on pas les blâmer, eux aussi, d'induire en erreur le public des Community Concerts (public-victime qui veut bien tout croire ce qu'on imprime dans le programme) en inscrivant dans ce même programme: "La Valse", poème chorégraphique pour deux pianos, alors que cette oeuvre est destinée à l'orchestre? Et quel orchestre! Une vague constellation d'étoiles magiques, d'astres lumineux!

Le répertoire à quatre et à deux pianos est pauvre. Il nécessite de vilains compromis contre lesquels il est bon, parfois, de s'insurger. Le Rondo en Ré majeur, opus 138, de Schubert, qui fut écrit pour piano à quatre mains, transposé à deux pianos ne permet plus aux exécutants de croiser à deux reprises leurs mains, justifiant par ce geste son sous-titre "Notre amitié est inviolable".

Il apparaîtra à plusieurs que voilà une bête noire dénichée bien péniblement. J'aime justement voir là, plutôt qu'une réserve puérile, une preuve symbolique que l'arrangement enlève aux oeuvres musicales un peu de leurs qualités premières, ou beaucoup, et falsifié, d'une manière ou d'une autre, la pensée du compositeur. Est-il vraiment un fâcheux celui qui ose croire que Mozart avait de bonnes raisons pour ne point composer sa petite sonate pour violoncelle et piano? Est-il un fâcheux celui qui insiste pour donner à Mozart le bénéfice du doute? Que Schubert eût pu écrire pour quatre pianos l'eût-il voulu? Il ne l'a pas voulu, non, certes, il ne l'a pas voulu.

## Renoir tourna son tout dernier film en Italie

EN passant par la caméra de Jean Renoir, la pièce humoristique de Prosper Mérimée, "Le Carrosse du Saint Sacrement" est devenu un film en technicolor: "Le Carrosse d'Or". Cette production a été tournée en Italie et c'est pourquoi sans doute les spectateurs italiens viennent d'avoir la primeur de la dernière oeuvre du cinéaste français.

Le rideau se lève sur un palais de style colonial du XVIIIe siècle. Toute la Cour est en effervescence pour l'arrivée du "Carrosse d'Or" commandé par le Vice-Roi et celle, imprévue, d'un groupe de comédiens. Dans ce petit royaume extrêmement conformiste, la venue des acteurs crée une curieuse atmosphère de méfiance et de désapprobation. Seul le petit peuple goûte d'avance la joie de cette diversion.

Les acteurs, logés dans une auberge pauvre et désolée, montent leur spectacle — un spectacle ingénu — sur une scène improvisée. C'est une troupe de la "Comedia Dell'Arte" avec Arlecquin, Pulcinella, Capitaine Fracasse et Tartaglia, Colombine est l'amoureuse, l'amoureux est Pantaloon. L'un des spectateurs est le célèbre toréador Ramon, coqueluche de tout le royaume. Enthousiasmé par l'actrice Camilla qui joue Colombine, il fait triompher la troupe qui sans lui n'aurait eu aucun succès.

Le Vice-Roi, entendant faire l'éloge des comédiens, les invite à donner un spectacle au Palais. A son tour, il se laisse fasciner par Camilla. Tout cela n'arrange guère les affaires de Philippe, un soupirent docile qui suit Camilla de pays en pays dans le vain espoir de l'épouser un jour bien bourgeoisement.

Camilla devient la favorite du Souverain qui fait don à la belle du carrosse d'or, symbole de son pouvoir. Mais le scandale éclate et le trône du Vice-Roi tremble sur ses bases. Pour apaiser les esprits, Camilla offre à l'Évêque le carrosse doré pour qu'il serve au transport du Saint-Sacrement. Le Prêlat, séduit par ce geste, cite Camilla comme un exemple de générosité et de charité humaine, et tout rentre dans l'ordre.

L'actrice déçoit ses trois soupirents au profit d'un autre amour, le plus vrai de tous: le théâtre. Les autres mentent, tuent, détruisent pour des motifs mesquins, explique Don Antonio, chef de la troupe. Les artistes, au contraire, ne détruisent pas, ne tuent pas. Ils continuent cependant à mourir, à renaître, à souffrir et à aimer tous les soirs. Les comédiens, les artistes, les jongleurs, les acrobates, les chanteurs, les mimes sont plus vrais que les vrais hommes".

Le rideau tombe. Toutes les images du film se concentrent sur une scène autour d'Anna Magnani — "La Magnani", comme on l'appelle désormais — qui symbolise en quelque

Pierre LAMBERT

## RECIT D'UN VOYAGE

## Croisière dans les sables

De l'intimité saharienne à la Kabylie marchande

La nuit, lent voile bleu teinté de lait rose, s'avance, sournoise, voluptueuse comme une hyène. Dans quelques instants, elle aura plongé l'oasis au fond de sa poche noire. Il faudra attendre près d'une heure pour voir le ciel s'éclaircir à nouveau lentement, s'iriser de velours indigo et dénombrer des millions d'étoiles, perdues d'abord dans l'ordre d'un brouillard chaud, puis dansant, plus précises, dans l'incomparable nuit saharienne.

C'EST l'heure où l'oasis semble morte. Je suis resté à mon hôtel confortablement installé dans un profond fauteuil. Je déguste un apéritif glacé, un air de jazz afflue par les grandes portes béantes des salons. Des Européennes largement décolletées vont, viennent, rient d'un rire qui me semble charmant. Des garçons, impeccables dans leur livrée immaculée s'affairent, sont aux ordres de la clientèle : je me demande brusquement où je suis, dans le palace d'une grande ville ou perdu dans l'immensité du désert ?

J'ai délaissé cette foule cosmopolite et toujours la même, autre chose m'attire, la nuit dans la troublante ambiance indigène. L'heure de la prière à Mahomet est passée depuis longtemps, le souper au couscous est achevé sous la tente ou dans le gourbi, les enfants s'en sont allés sur les nattes ou la terre encore brûlante pour dormir jusqu'à l'aube quand, de nouveau, la voix solennelle du marabout exhorte à la prière. Corps et âmes sont libres, une nouvelle vie commence, par mée de la torpeur des mimosas, enrobée des senteurs de pâtisseries frites dans l'huile, une vie qui va devenir turbulente avec ses tam-tams, ses musiques lentes et monodiques, ses femmes, ses danses.

J'hésite tout d'abord à m'engager seul vers le village maure où s'étale tout ce pittoresque. Un Européen rencontré me rassure : "Un seul conseil, me fait-il, fourrez votre porte-feuille au fond de votre poche de pantalon et gardez la main dessus. Pour le reste tout ira bien, ils seront ravis de vous voir parmi eux et de vous arracher quelques pièces de monnaie... Et ne vous laissez pas séduire par les Ouleds ! C'est l'hôpital garanti, achève-t-il en riant". Utiles conseils pour ma bourse, quant au reste, les yeux suffisent !

Les Ouleds ! J'en ai beaucoup entendu parlé, je puis même dire que l'on ne m'a parlé que de ces mystérieuses créatures, quand dans les villes de la côte, j'ai annoncé mon intention de partir vers le sud africain.

J'avance vers la rue célèbre qui porte ce simple nom : Rue des Ouleds. Deux jeunes Arabes passent nerveusement près

de moi, je saisis un mot qui revient sans cesse dans le vocabulaire "mra, mra" (des femmes, les femmes). Mais à cette heure de la nuit cela signifie autre chose : les filles. Et ces filles se sont ces Ouleds, curieusement maquillées, longuement enveloppées de robes multicolores qui brillent de mille feux sous la lumière électrique que les Français ont apportée jusque-là. Etrange contraste avec cette couleur locale, avec un spectacle

plusieurs fois centenaire. Car il s'agit bien d'un spectacle. C'est en somme le music-hall en plein air.

La rue est assez large, garnie de curieux balcons en bois. Les Ouleds sont assises devant les portes, pieds et bras sont ornés de bracelets d'argent, ou d'or massif : Toute leur fortune. Un Arabe s'est approché de moi, prudent, intrigué de me voir là, seul, mais j'ai senti en moi sa présence toute proche avant qu'il m'aborde :

— Ti veux voir jolies danseuses, belles pour le plaisir, ardent...

Je ne réponds pas, ce diable, qui pourtant porte une barbe vénérable, où veut-il en venir ? Je ne le sais pas trop. Devant mon mutisme, il recommence :

— Pas pour t'amuser, pour voir seulement... Filles danser si toi généreux, toi jeter à terre argent, cigarettes, filles danseront sur les balcons.

Comme pour m'inviter au geste, une musique lente, mille fois répétée de la même façon s'échappe d'une sorte de cornemuse en peau de chèvre dans laquelle souffle un homme assis sur le trottoir. Je jette un paquet de cigarettes, quelques pièces. C'est aussitôt une ruée générale d'Arabes sortis de l'ombre. Je pense avoir été joué, je me retourne, le vieil homme est toujours à mes côtés, il sourit.

— Merci. Regarde, elles vont danser. Après, elles auront droit à une cigarette, le reste c'est pour leurs hommes.

Je n'insiste pas, la musique s'enfle, les Ouleds ont quitté la rue, je les vois maintenant sur les balcons. Un tam-tam s'élève scandé des tambours ner-

veux, les Ouleds dansent. Elles dansent en se tordant d'une façon bizarre qui soulève leur chair sous le rythme syncopé. Leurs cheveux sont dénoués, elles tournent sur elles-mêmes, hagardes, soutenues par une sorte de délire hystérique. Des jeunes filles voilées arrivent maintenant en centre de la rue. Dans des bons désordonnés, elles mêlent leur exaltation aux cris des autres femmes. Tendues de tous leurs muscles, elles semblent aspirer à un désir illusoire. Puis un groupe d'hommes, comme fasciné, entame un chant, longue plainte qui s'en va mourir jusqu'aux limites des sables.

Je n'attends pas la fin de la danse, je m'éclipse furtivement, car si je reste encore, je vais

par Jean LAZARE

être harcelé par les entremetteurs. La palmarie est à deux pas, je m'y enfonce, mille bruits me parviennent venant des gourbis. Des feux de bois, où grillent les quartiers de mouton, embrasent la nuit. Je marche toujours, cherchant désespérément un peu de fraîcheur, près de moi, l'oued minuscule se plaint doucement sur les pierres grises, je m'approche, trempé mes mains, l'eau semble froide et je me laisse insensiblement pénétrer de cette nuit incommensurable, de ce vertige oriental qui plus tard reviendra souvent en moi comme un paradis artificiel.

## Une cité de plus de deux mille ans

J'ai quitté Biskra, j'ai quitté Touggourt, puis El Oued, ces oasis parfumés, je roule maintenant en plaines dunes dans un puissant autorail à moteurs diesel. C'est un miracle de parcourir ainsi en plein désert des milles et des milles de sable ! Je remonte vers le nord, vers Batna, vers les ports de la Méditerranée aux limites de la Tunisie.

J'ai prévu un arrêt à Timgad. Je ne puis réaliser qu'à quelques cent milles, derrière cette chaîne montagneuse de l'Aurès dont les sommets mauves barrent l'horizon, la température soit aussi accablante et l'air insipide. Un ciel voilé, barbouillé de nuages interminables et ténus, s'accommode à ravir avec les pierres grises et majestueuses de l'ancienne cité romaine. Je me sens dégagé d'une oppression malade, mon corps reprend vie. Une pluie délicieuse m'a surpris à Batna où j'ai pas-

sé la nuit. J'ai eu l'amusante surprise de m'endormir et de m'éveiller au milieu des cigognes. Chaque toit de maison supporte un nid où les oiseaux géants claquent à longueur de journée.

Le pays est encore aride, rocailleux, mais des buissons et des acacias d'Arabie annoncent l'approche des régions plus riantes. La vue de Timgad est impressionnante, plus réelle que celle de Pompéi, bourrée d'artifices et adaptée au commerce touristique. On peut ici errer à sa guise sur la route dallée où l'empreinte des chars romains est intacte, stationner sous l'arc de triomphe merveilleusement debout avec l'inviolable pureté de ses détails, grimper au temple d'Apollon, palper la surface lisse de ses colonnes en marbre rose et s'asseoir sur les gradins du théâtre comme pour un spectacle immédiat. Je n'imaginai pas trouver sur plus d'un mille carré les traces aussi vivantes d'une civilisation deux fois millénaire. On attribue la conservation de Pompéi aux cendres du Vésuve, Timgad n'a disparu à travers les siècles que sous une mince couche de terre sableuse et je crois que lorsque cette cité aura été entièrement mise à nu, elle représentera un des plus beaux vestiges de la grandeur romaine.

J'aurais aimé voir le soleil mourir lentement derrière cette colline, mais les nuages s'opacifient, déjà le siroco accourt en courtes rafales, dans quelques minutes, il soulèvera des tourbillons de poussière où chaque chose deviendra irrèfle.

## La femme, cette éternelle esclave...

Dans Constantine, cette ville perchée sur un promontoire, et que les Français sont arrivés à prendre aux Turcs par surprise, j'ai déjeuné avec un riche caïd de la ville qui m'a fait le grand honneur de m'inviter.

Que de surprises. Cet homme porte toujours le costume traditionnel, burnous, babouches aux pieds. Le premier soin de l'hôte a été de me faire visiter une partie de sa casbah. Il ne s'agit pourtant pas là d'un palais proprement dit, mais c'est autre chose que le misérable et dénudé gourbi. Il y a des chaises ici, une table et je veux croire que les chambres sont garnies de lits. Ce riche Arabe a douze enfants, onze garçons qui sont au travail à la propre manufacture de chaussures du père. Reste une fille et sa mère, une petite pièce à l'arrière de la cour sert de cuisine, je n'y pénètre pas, personne n'y pénètre hormis les membres de la famille vivant sous le toit. C'est l'antre des femmes, ces esclaves comme il y a des centaines d'années.

Je suis alors introduit dans une pièce très sombre que je devine badigeonnée à la chaux d'un ton de bleu. L'hôte retire ses balouches, s'incline profondément devant une sorte de sarcophage à la façon égyptienne. Je garde un silence respectueux, nous sortons et aussitôt Ben Maiza (c'est son nom) me donne des explications.

— Vous (il parle impeccablement le Français et n'emploie pas le tutoiement à la façon du peuple), venez de voir le tombeau de notre ancêtre. Il repose là depuis quatre cent soixante ans. Je ne pénètre jamais dans cette maison qui fut la sienne sans lui rendre un hommage. Venez, nous allons passer à table.



Les colonnes du Temple d'Apollon à Timgad

Je le suis. Il semble très disposé à me donner d'amples renseignements et, fort intelligent, il va au devant de mes désirs.

— Voyez-vous, fait-il, nous allons manger seuls. J'ai fait préparer à votre intention un véritable menu arabe. Poulet au piment, louboums, côtes d'agneau grillées à l'huile, carbons, petit lait de chèvre.

Il se lève et s'éloigne. Il me faudra par politesse ingurgiter ce menu vomitif, petits ennuis du métier... Ma surprise est grande, il revient lui-même les mains encombrées des mets.

— Vous devez être étonné de me voir faire le service. D'habitude ce sont mes fils qui s'en chargent. Ici, la femme ne sert pas à table, elle n'a pas le droit de quitter ses cuisines sans autorisation de ma part. Vous remarquerez aussi qu'elle ne paraît pas à table. Laissez-moi je vous prie vous donner quelques détails de ces traditions dont nous sommes fiers. La femme arabe comme vous avez pu le remarquer ne sort que voilée et cela avec l'autorisation des hommes, deux ou trois fois par an seulement à l'occasion des fêtes religieuses à la mosquée. Nos femmes ont pour devoir de faire le ménage, de se livrer à tous travaux utiles à l'intérieur, elles prennent cependant quelques loisirs dans leur chambre, peuvent y recevoir des amies, s'embellir, se parfumer, se préparer pour notre plaisir. Ainsi quand une jeune fille se marie, vers les douze ou treize ans, dès qu'elle est femme, elle ne connaît son mari que le soir des noces. Le mariage est fait entre pères et suivant la richesse de la fiancée dont la dot consiste en bijoux, terres, moutons, dromadaires ou autres.

Ce langage suffit à me renseigner. Mais ma surprise est à la fin du repas : l'hôte fait venir sa femme et sa fille qui me regardent avec des yeux extraordinaires, c'est la première fois que la fille voit un homme étranger à la maison et à sa race. Elles ne sont pas voilées pour m'être présentées, ce qui est seulement justifié par mes qualités d'étranger au pays et de court passage dans la ville. En signe d'accueil la femme se lave devant moi les mains avec de l'essence de rose, en boit ensuite, en verse dans mon café, puis pour finir m'en asperge légèrement tout en marmottant une suite inintelligible de mots. La fille a ce type profond et sensuel de la Mauresque et à son front dort la petite étoile tatouée.

## Kabylie, terre promise

Les jours passent, le temps est aujourd'hui radieux. J'atteins Beni-Mansour, dernier rempart de l'aridité. Le train me conduit à travers une immense vallée qui s'engouffre vers la mer. Au milieu, coule un fleuve noir, torrentueux où les barques indigènes s'aventurent avec précaution. La Soum-

mam. C'est d'abord des pentes encore sèches, surmontées de rochers abrupts, puis lentement le paysage se colore, l'olivier apparaît. L'olivier, c'est pour les peuplades de ces régions le signe de la fertilité, celui de la richesse donc celui de la paix. Voici des pâtures vertes, des blés, des troupeaux de boeufs, des arbres, du feuillage. Par endroit j'ai l'impression de parcourir la Normandie ou l'Île d'Orléans. Est-ce parce que le contraste est brutal avec les désolations délaissées ? Non, la Kabylie est un centre riche de culture, d'artisanat, de mines de fer et de petites industries. Voici les vignobles sans fin, les alignements d'orangers et de citronniers, les figuiers.

Tout le monde vibre, travaille dans cette immense vallée où des fortunes s'érigent. Mis à bonne école par le colon français, le Kabyle, bien différent de l'Arabe par sa langue et aussi son ardeur au travail, soit actuellement plus que jamais préparer un avenir qu'il entrevoit excellent. Les écoles françaises de ces régions regorgent d'élèves, le Kabyle est partisan de l'évolution, il envoie ses filles à l'école ce qui représente depuis deux ans une véritable révolution dans les mœurs.

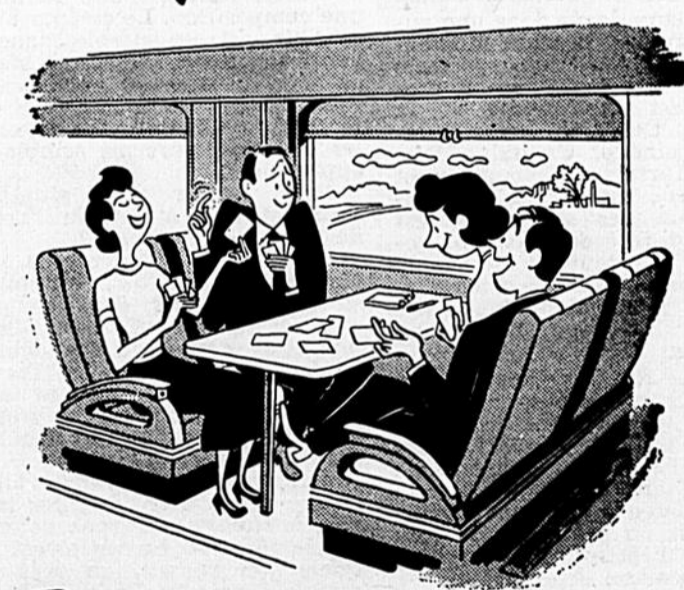
La France semble y maintenir un prestige culturel et social que les agitateurs nationalistes n'arrivent pas à émousser.

## Le grand voyage

RIEN ne frappe plus l'imagination de l'enfant qu'un navire flottant sur l'immensité des mers, bourlinguant d'escale en escale, bravant les tempêtes et les moussons. Rien ne fait plus rêver un écolier que l'existence du capitaine au long cours, pour qui la vie est un éternel voyage jusqu'au jour où, rentré chez lui, il continue à situer les événements humains "à bâbord et à tribord". Pour ces écoliers, la géographie était jusqu'ici une science aride, évoquant de longues listes de villes, des colonnes interminables de produits et de marchandises à apprendre par cœur. Comme ce serait plus amusant — pensaient-ils — si au lieu du professeur, Christophe Colomb, Cook ou Balboa venaient eux-mêmes faire en classe le récit de leurs merveilleux voyages ! Aujourd'hui, leur vœu est exaucé. Grâce aux maîtres, la classe de géographie est devenue plus attrayante, et grâce aux Associations pour l'Adoption des Navires, qui fonctionnent déjà dans cinq pays d'Europe, des milliers d'enfants sont en rapport constant avec les équipages de nombreux bateaux naviguant sur toutes les mers du monde. Ils les suivent en pensée (et sur la carte), les visitent et reçoivent leurs visites chaque fois que cela est possible. Ainsi, la géographie, qui doit être avant tout une science humaine, peut puissamment contribuer à la compréhension internationale. Grâce aux récits de voyages contenus dans les lettres de "leurs" capitaines et marins, les écoliers apprennent bien des choses, car, selon un vieux proverbe hollandais, "Celui qui voyage beaucoup a beaucoup à raconter".

(Document M.S.A.)

## Voyagez par TRAIN



## Faites un beau voyage

Vous profitez davantage de l'argent que vous coûtent vos déplacements quand vous voyagez par train. La température de nos wagons est uniforme, car ils sont climatisés. Vous y serez très confortable, pouvant à votre gré vous allonger dans un fauteuil moelleux, admirer le paysage, marcher, etc. Dans certains wagons on peut même installer une table qui permet aux voyageurs de jouer aux cartes, d'écrire une lettre ou de compléter un rapport d'affaires. Vos bagages, jusqu'à concurrence de 150 livres, sont transportés gratuitement jusqu'au terme de votre voyage. Les enfants âgés de 5 ans ou ayant moins de 12 ans voyagent à moitié prix. Ceux de moins de 5 ans et accompagnés voyagent gratuitement. Si vous le désirez, une voiture "auto-conduite" sera mise à votre disposition dès votre arrivée dans une ville importante.

Bureau des billets à Montréal, 384 ouest, rue St-Jacques—Tél. M.A. 4731  
Pour renseignements au sujet des tarifs et des heures des trains: M.A. 3651



Les collines de Bugeaud, à la frontière tunisienne.